



LA VIE PROTESTANTE NEUCHÂTELLOISE

Dossier (Non-)violence

La télévision sur la sellette, les parents interpellés, le système qui dérape... Et des suggestions pour ne pas se laisser piéger.



Ouverture
Du tout au Tout



encart

Le Louverain



Ni «tout blanc», ni «tout noir»...

Plusieurs d'entre vous connaissent peut-être la boutade suivante: «*J'ai bien aimé la prédication de dimanche passé. Le pasteur a parlé du péché.*» «*Ah oui? Et qu'est-ce qu'il a dit?*» «*Je ne sais plus très bien, mais il me semble qu'il était plutôt contre...*»

Dans le même esprit, si la VP vous propose un dossier sur le thème de la violence, avant même de le parcourir, les lecteurs savent très bien que les nombreux actes de violence ouverte ou larvée qui minent les rapports humains vont être dénoncés! Il est vrai que l'éthique chrétienne, fondée sur l'idéal de l'amour du prochain, ne peut que dénoncer la violence sous toutes ses formes.

Toutefois, le témoignage biblique, même si l'on admet qu'il culmine dans le message d'amour du Christ, est beaucoup plus complexe et ne saurait être réduit à un rejet systématique de la violence au nom du Dieu d'amour et de vie. Il est en effet toujours gênant pour le croyant de découvrir, par exemple, Dieu qui cautionne et dirige son peuple pour prendre et dévaster la ville de Jéricho, en passant tout le monde au fil de l'épée!

Etonnant aussi de découvrir le psalmiste qui, dans sa prière, évoque les méchants en disant: «*Dieu! Casseleur les dents dans la gueule; Seigneur, démolis les crocs de ces lions!*» (Psaume 58/7). Cela ne peut que choquer une chrétienté qui, dans son infinie bonté liturgique, a l'habitude de prier simultanément pour les victimes de la torture ... et leurs tor-

tionnaires, les opprimés... et leurs oppresseurs.

Il est inutile d'essayer de contourner le problème en opérant une scission entre Ancien et Nouveau Testament. En effet, lorsque Jésus de Nazareth s'attaque aux puissances destructrices et aliénantes de ce monde, il ne propose jamais de se mettre autour d'une table pour essayer de trouver un accord. Là où l'on se moque de Dieu, il retourne les tables. Là où il détecte de l'hypocrisie religieuse, il ne dit pas «c'est une manière de voir», mais il y va de son «race de vipères»!

«Il importe de dépoussiérer quelque peu l'image sirupeuse et si peu crédible d'un Jésus dégoulinant de bonté, infiniment gentil et poli, ne prononçant jamais un mot plus haut que l'autre»

Ces deux remarques, non dans le but de dire qu'en fin de compte, Jésus était aussi un violent, mais afin de dépoussiérer quelque peu cette image sirupeuse et si peu crédible d'un Jésus dégoulinant de bonté, infiniment gentil et poli, ne prononçant jamais un mot plus haut que l'autre.

Au contraire, les évangiles nous montrent un Jésus très direct qui ne craint jamais de heurter son auditoire. En même temps, Jésus nous propose de tendre l'autre joue lorsqu'on nous frappe, ou alors, il fait lui-même définitivement et totalement

face à la violence de ses adversaires sans réagir ni physiquement, ni verbalement. Ce sera la Passion.

Dans ce soudain lâcher-prise et ce silence du Christ face aux outrages de ses détracteurs et à la lâcheté de ses amis, plutôt qu'une simple capitulation, il faut voir l'ouverture d'un gouffre dans lequel va s'épuiser toute la violence humaine.



Maîtres-mots

***” T’as pas deux sous
Deux sous d’bon sens
Pour qu’on soit saoul
Saoul d’impatience
Tu mendieras
Tu mens, tu m’en diras tant
Et mon amour mendiant
Jamais tu diras”
Francesca Solleville,
T’as pas cent balles***



Vivre la non-violence évangélique *au quotidien*

La violence est un poison difficile à contrer, qui de surcroît menace de nous submerger. La dompter pour mieux la dépasser réclame des qualités et une disponibilité souvent peu compatibles avec les exigences de notre société. Et pourtant, certains, répondant à l'appel du Christ, s'y emploient au gré d'un cheminement qui requiert patience et humilité. C'est le cas des membres du Mouvement international de la Réconciliation (MIR), dont Juan Ballesteros a jusqu'à peu été le permanent romand.



effet, la violence physique est devenue «banale» pour nos pays occidentaux. Elle est d'ailleurs bien commercialisée par l'industrie du cinéma ou celle des jeux vidéo. Que dire alors des violences verbales, psychologiques, économiques, écologiques: elles seront d'autant plus banalisées. Nous sommes en effet dans une culture de la violence où la saturation d'informations produit l'indifférence, l'insensibilité, l'ignorance même.

La violence y est vue comme une fatalité propre à la nature humaine. On dit que chaque être a besoin d'une dose de violence pour faire face à la vie en société. On confond malheureusement l'agressivité et la violence. L'agressivité est une force qui peut être positive; c'est une force qui permet à chacun de s'affirmer sans dominer ou détruire l'autre. La violence, elle, est un processus qui conduit implicitement ou explicitement, directement ou indirectement, à la destruction morale et physique de l'autre. C'est une force destructrice qui déshumanise autant son auteur

que sa victime. La violence se cache derrière toute forme d'injustice qui opprime l'autre et qui le pousse à s'en libérer par la violence. La violence devient alors une spirale, une escalade qui risque d'être sans fin. La violence est un substitut au dialogue: quand il n'est plus possible ni de parler ni de comprendre, quand on ne veut plus subir, alors naît la violence pour affirmer qu'on existe. Les exemples de spirales de la violence ne manquent pas, qu'elles soient organisées ou anar-

chiques (vengeances personnelles); et les réponses à la violence par la violence n'ont jamais produit de paix à long terme.

Du fatalisme à l'idéalisme

De tout temps, l'Homme a espéré en un monde sans violence: une espèce de retour au paradis perdu. En ce début de nouveau millénaire, de nombreuses organisations internationales soutiennent une culture de la paix. La branche romande du *Mouvement international de la Réconciliation* s'engage dans des projets à caractère mondial avec une myriade d'associations chrétiennes et

«Quand il n'est plus possible ni de parler ni de comprendre, quand on ne veut plus subir, alors naît la violence pour affirmer qu'on existe»

laïques animées d'un même idéal: paix sur la terre! Nous ne pouvons que nous réjouir de cet élan collectif pour la paix. Cependant, nous voyons plusieurs écueils à cet idéalisme collectif. Le danger pour nous, chrétiens, est de glisser vers un idéalisme aveugle et de vivre dans l'illusion que l'Homme et ses structures vont apporter la paix sur la terre. De vivre aussi avec la bonne conscience que ces associations sont hyperactives et qu'elles peuvent largement se passer de nous. De croire enfin qu'au niveau individuel, nous ne pouvons rien faire face à la violence qui nous entoure.

Un acte de fidélité et de confiance

L'Évangile nous invite à être artisans de paix sur les traces de Jésus, à deve-

Les médias ne cessent de dénoncer - parfois à l'extrême - les injustices en tous genres. Nous sommes ainsi tellement abreuvés d'informations «catastrophes» que les limites de nos définitions de la violence semblent toujours plus proches de la violence physique. Il nous suffit d'interroger l'adolescent d'aujourd'hui pour nous rendre compte à quel point notre conception de la violence est loin de la réalité. L'ado dira: «S'il n'y a pas de sang, alors ce n'est pas violent!» En



nir ambassadeurs de la réconciliation là où nous sommes, dans notre contexte familial, professionnel, social, tel que Jésus l'était à son époque. Notre manière d'être comme le Christ nous amènera à faire comme lui. Cependant, loin de nous l'idée que nous apporterons la paix sur la terre. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la nuance est de taille, et va orienter notre façon de pratiquer la paix et de durer dans cette pratique au quotidien. Seul Dieu apportera la paix finale pour l'éternité; alors, «*il n'y aura plus de deuil, ni cri, ni douleur...*» Il nous faut garder cela à l'esprit: le mal ne triomphera pas et les artisans de paix se réjouiront avec le Père à la fin des temps. Chaque acte de paix non-violent anticipe et annonce le Royaume de Dieu déjà ici, mais pas entièrement. D'autre part, c'est le Saint-Esprit de Dieu qui nous précède sur les chemins de la paix. C'est grâce à son aide et à sa force que nous pouvons nous engager sur les chemins de la paix avec la confiance de sa présence.

Au jour le jour

Pratiquer la paix et la non-violence n'est pas une activité «annexe» à exercer dans le cadre de l'association X ou Y, mais cela fait partie intégrante de notre vie et commence dans notre entourage immédiat. «*La non-violence ne sera jamais qu'un mirage si nous en faisons un nouveau dieu, un produit-miracle, une assurance tous risques, ou un ticket gratuit pour le bonheur. La non-violence est une force à mettre en œuvre. Elle n'affirme pas tout connaître, tout résoudre, ni tout pouvoir. Comme l'espérance, elle comporte une part de risque. Peuple en marche vers un monde nouveau, elle nous propose de risquer de Vivre*» (Revue CINFO). Etre non-violent, c'est dire NON à la violence telle qu'elle a été définie plus haut. C'est dénoncer les injustices dont nous avons connaissance, refuser de sombrer dans l'indifférence; c'est aussi, par exemple, s'engager pour un commerce plus juste, c'est respecter notre environnement, faire pression sur les gouvernements qui pratiquent encore la torture. C'est dire NON et proposer ensemble des alternatives concrètes à notre société. Etre non-violent, c'est encore cultiver une saine humilité - du latin *humilis* (tiré de la terre). Nous sommes créatures de Dieu; Dieu met son image



Photos: P. Bohrer

en nous, Il pose son regard de compassion et d'amour sur nous. Il nous faut reconnaître l'autre en tant que tel et poser notre regard d'amour sur sa personne. Il va falloir ici distinguer la personne de son comportement. En effet, la personne est aimée de Dieu, mais son comportement peut être violent, et c'est à celui-ci qu'il va falloir résister. Etre non-violent, c'est enfin cultiver une douceur de l'être. Etre doux ne signifie pas être «mou», mais dire des vérités avec amour, sans mépriser la personne avec qui nous ne sommes pas d'accord. La communication non-violente est une communication respectueuse de l'autre, dont il s'agira de toucher la conscience.

Faire avec

Chacun sait combien la vie en couple et en famille peut générer de conflits inévitables. Certains d'entre eux peuvent devenir des sources de violence et d'injustices. Il importe dans ce cadre de renoncer au rêve de changer tout ce qui pose problème chez l'autre. De nous arrêter et de prendre du temps pour nous écouter. Nos relations avec notre conjoint sont autant d'occasions de vivre la non-violence. Entrer dans son univers et essayer d'écouter ses besoins et sa manière de gérer les conflits de la vie quotidienne: c'est dans la confrontation authentique de

notre différence que nous pouvons vivre la paix. Laquelle n'est cependant jamais acquise.

Un défi pour le XXIe siècle

L'Eglise est «l'Assemblée des Réconciliés avec Dieu». Nous avons choisi de faire la paix avec Dieu en acceptant son pardon, fruit de son amour et du don de son fils Jésus-Christ. Nous savons que notre conversion est une étape de la vie chrétienne, et qu'elle nous demande un long chemin de maturation, qui ne nous évitera pas d'entrer en conflit et d'être parfois en tension au sein de l'Eglise locale. Jésus nous appelle à être artisans de paix, et Paul ambassadeurs de la réconciliation. Jésus nous demande de vivre une conversion sur le plan des relations interpersonnelles afin qu'à l'amour que nous avons les uns pour les autres, le monde puisse reconnaître que nous sommes de Christ.

Juan Ballesteros ■



Dieu n'est *pas que* pacifique...

L'Ancien Testament à peine ouvert, la violence, cette réalité qui déchire l'être humain, déferle. C'est donc non sans raisons que l'image d'un Dieu guerrier, violent et totalitaire continue d'être collée au Dieu de l'Ancien Testament. Pourtant, à y regarder de plus près, ce n'est pas si simple, tant les récits sont multiples, contradictoires et riches d'une longue histoire.



ve montre que ces récits de violence sont ancrés dans une histoire, liés à de profonds événements conflictuels, jamais intemporels. Si nous considérons ces récits non comme un reportage de guerre relatant des faits exacts dictés par Dieu lui-même, mais comme l'histoire des hommes écrite par des hommes, comme une tentative de donner un sens à ce qui arrive, il devient possible d'admettre qu'ils se trompent parfois ou qu'ils sont devenus indéfendables. Cette manière de procéder permet aussi d'essayer de mieux comprendre – faute de les cautionner – comment et pourquoi ces récits sont apparus.

Le sacrifice d'Isaac

L'image du père, le couteau levé, prêt à tuer son fils sur ordre de Dieu fait partie de notre mémoire collective. Selon Thomas Römer, professeur d'Ancien Testament à Lausanne et auteur d'un ouvrage intitulé *«Dieu obscur, le sexe, la cruauté et la violence dans l'Ancien*

Testament» (Ed. Labor et Fides, 1996), il se pourrait que ce récit soit né en confrontation avec des pratiques humaines cruelles, voir mortelles. Il serait une sorte de pédagogie qui permettrait d'expliquer à ceux qui pensaient intégrer des sacrifices humains (qu'Israël pratiquait, comme ses voisins, dans des circonstances extrêmes) que Yahvé lui-même les désapprouvait. En ce sens, une des visées du récit serait une polémique contre les sacrifices humains: Dieu a substitué un animal à l'enfant. Il n'en reste pas moins que ce récit gardera toujours une part

d'incompréhensible, comme le souligne Thomas Römer: *«La plupart des grands textes religieux de l'humanité contiennent des récits dans lesquels une divinité s'acharne contre un homme, souvent sans raison apparente. Ces textes rappellent à l'homme la fragilité de son existence mais aussi la fragilité de ses conceptions théologiques. Là où Dieu apparaît comme un dieu obscur, voire cruel, il ne reste au croyant qu'une seule solution: se mettre à l'école de Job. Au moment où il dénonce avec une audace inouïe la cruauté de Dieu, il n'a pas d'autre recours que de s'écrier: «Je sais que mon Rédempteur est vivant» et d'en appeler ainsi à Dieu – contre Dieu.»*

«Gott mit uns»

Depuis la nuit des temps, Dieu a été caution et légitimation de guerres et d'exterminations. De nombreux textes bibliques ont servi de fondement à l'invocation d'un Dieu chef absolu. C'est surtout à l'époque de domination assyrienne que cette notion d'un Dieu guerrier et tyranique est apparue (on la trouve dans les livres du Deutéronome et de Josué). Le roi d'Assyrie exigeait une totale soumission de ses vassaux et l'extermination de ses ennemis. Dans un but subversif, les rédacteurs ont appliqué à Yahvé les caractéristiques du roi et des dieux d'Assur, disant par là qu'Israël a un suzerain à qui il doit fidélité absolue. Ce n'est pas le grand roi, mais Yahvé seul. Ils vou-

«La plupart des grands textes religieux de l'humanité contiennent des récits dans lesquels une divinité s'acharne contre un homme, souvent sans raison apparente»

Les relations difficiles d'Adam et Eve, l'expulsion du jardin d'Eden, le meurtre de Caïn, la tour de Babel, Dieu qui noie l'espèce humaine à l'exception de Noé, Abraham qui fait l'expérience d'un dieu dur, incompréhensible, qui exige le sacrifice de son fils, l'élimination des premiers-nés égyptiens à la veille du départ, la suppression impitoyable des Israélites qui ont adoré le veau d'or, les récits de conquête sont quelques exemples cruels des relations mouvementées entre Israël et son Dieu. Il faut pourtant nuancer. Une lecture plus attenti-



laient témoigner de la supériorité de Yahvé face à la menace assyrienne, et donner au peuple des raisons de résister et d'espérer. Malheureusement, cela a eu pour conséquence de durcir les traits de Yahvé, le faisant apparaître comme un Dieu belliqueux et violent, qui a ensuite légitimé de nombreuses atrocités tout au long de l'histoire de la chrétienté. Alors? Faut-il se débarrasser de

«Faut-il se débarrasser de l'Ancien Testament? Non, car les épisodes violents n'en constituent de loin pas la plus grande partie»

l'Ancien Testament? Non, car les épisodes violents n'en constituent de loin pas la plus grande partie. Comme le dit Thomas Römer: «*Nous ne pouvons occulter la présence de textes belliqueux dans la Bible. Mais nous devons insister sur le fait que le Dieu belliqueux n'est jamais une référence absolue. L'épopée du peuple hébreu s'ouvre en effet en nous présentant l'image d'un Dieu antimilitariste et universel et la Bible hébraïque se termine en évoquant le*

même Dieu universel qui est à la fois le Dieu du roi des Perses et celui du peuple juif, un Dieu qui promet un avenir de paix autour du temple reconstruit.» Peut-être faut-il simplement avoir le courage de dire que, dans la Bible, tout n'est pas bon à prendre, essayer de comprendre le contexte, puis trier. N'oublions pas que malheureusement, le livre de Josué a servi de justification à l'extermination des Indiens d'Amérique et à l'apartheid en Afrique du Sud. Alors, dans l'immense variété des témoignages bibliques, écartons impitoyablement les récits qui cautionnent la violence, quelle qu'elle soit, pour nous pencher plus profondément sur ceux qui en appellent au Dieu de l'alliance et de la paix, tout en gardant à l'esprit que toujours il nous échappe et garde un côté incompréhensible, obscur.

Corinne Baumann ■



Photos: P. Bohrer

Il leur faudrait une *bonne guerre*...

Lancée à la cantonade d'un coin de bistrot, cette phrase usée résume une réaction répandue aux questions liées aux désordres, violences et déprédations commis principalement par des jeunes – sous-entendu: ils sont trop gâtés, ne respectent plus rien, une bonne guerre leur ferait les pieds. Comme s'il suffisait d'opposer une horreur bien plus grande encore à la violence ordinaire. Solution simpliste dont nous refusons de nous contenter.

Tags et insultes sur les murs, toiles publiques saccagées, cabines téléphoniques cassées, poubelles arrachées, sièges de wagons éventrés: il faut reconnaître qu'en se baladant dans nos villes, le paysage a singulièrement changé ces dernières années. L'image de la Suisse «propre en ordre» en a pris un coup. Alors, on accuse l'école publique et les parents de laxisme, et l'on se rabat très vite sur l'idée qu'un peu d'ordre et de dis-

cipline - comme à l'armée ou à la guerre - ne ferait pas de tort. Ce n'est pourtant pas si simple, les spécialistes de la petite délinquance le disent. La violence exprimée sur les murs ou par les coups n'a pas sa cause uniquement dans un manque de respect de la propriété d'autrui ou dans la volonté gratuite de détruire. Elle est l'expression d'un mal-être bien plus profond de la société, et rien ne sert de clouer au pilori quelques-uns de ses membres.

Les coupables ne sont pas seulement à chercher parmi ceux qui réagissent de manière spectaculaire. La violence ne naît jamais de rien, elle est souvent une réponse - toujours mauvaise - à une situation problématique, une réaction désespérée à une provocation ou une destruction de l'intégrité de la personne.

Provocation et contre-provocation
Pour mieux comprendre pourquoi naît



Photo: P. Bohrer

et comment se développe la violence, un exemple: lors d'un récent reportage dans les banlieues défavorisées françaises, deux groupes s'affrontaient suite à la mort d'un jeune, tué par la bande rivale. Seuls mots entendus: vengeance, représailles, plans d'attaque. Ces jeunes, souvent chômeurs de la troisième voire quatrième généra-

«La violence exprimée sur les murs ou par les coups n'a pas sa cause uniquement dans un manque de respect de la propriété d'autrui ou dans la volonté gratuite de détruire»

tion, parqués dans des cités architecturalement inhumaines, n'ont jamais appris à se parler ni à s'écouter. Dès lors, comment sauraient-ils faire autre chose que taper? Ils n'ont aucun avenir

professionnel, comment pourraient-ils espérer en l'homme?

Le moindre coup d'œil de travers suffit à déclencher une bagarre. Le drame, c'est que le mal est là, enraciné profondément. Qui provoque qui? A qui la faute? Aux habitants des cités? A la misère? Ou à ceux qui, par volonté politique, ont décidé de les parquer là, loin de la ville des nantis, générant marginalisation, difficultés d'accès à l'éducation et à la formation? Nous ne vivons pas dans ces banlieues. Mais nous commençons à être confrontés, toutes proportions gardées, à ce type de situations. Cet exemple devrait résonner comme un avertissement nous poussant à agir en amont, à tout mettre en œuvre pour ne pas en arriver là, pour empêcher que la situation ne dégénère toujours plus. Ne serait-ce qu'en cessant de monter en épingle la petite délinquance - qui est assez stable -, alors que le nombre des crimes économiques est en énorme augmentation. Or, ce fait est presque passé sous

silence, ce qui est une terrible agression, une insulte pour tous ceux qui manquent de l'élémentaire. Cherchez l'erreur! Y a-t-il des violences tolérées, faute d'être légales? Comment s'étonner ensuite des déprédations commises à l'encontre de lieux publics, de grandes banques ou de magasins de luxe?

Je suis personne

La violence apparaît presque toujours comme une réponse au non-dit, à la non-parole, au non-respect. Pour Malcolm X, dirigeant noir américain assassiné en 1965, le pire crime que le Blanc ait commis, c'est d'enseigner la haine de soi-même. C'est là que tout commence. Ensuite, le cercle vicieux, l'escalade peut s'installer. Pour James Cone, théologien noir américain, il y a violence là où il y a injustice, où la vie recule: «La violence d'une personnalité, c'est la transformation d'une personne en une chose pour les intérêts d'une autre. Cette violence est institutionnelle, structurelle, souvent occul-

tée. La violation de votre propre personnalité signifie que votre identité, l'histoire et la culture de votre peuple n'ont aucune valeur aux yeux de ceux qui dirigent la société.» Mépris, refus de reconnaître l'autre, dénigrement, instauration pour le plus fort de relations avantageuses, en faisant l'économie du travail et de la parole, telles sont les racines qui engendrent la violence.

«Ça commence au berceau; à 18 ans, c'est plus dur de s'y mettre. Mais il n'est jamais trop tard pour apprendre la paix»

Guérir

La violence frappe, elle imprime sa marque, laisse des traces. Ses effets durent plus longtemps que la violence elle-même, ils s'inscrivent dans la durée. Les coups, blessures, tags n'en sont que l'apparence visible. D'où l'importance de faire mémoire de la violence pour l'extirper et pouvoir en être guéri, d'en rechercher la cause au cœur de l'humain et de son histoire. D'où l'importance également de témoigner, de raconter, de se battre contre toute forme de révisionnisme, de travailler la violence que chacun a en soi, de retrouver des lieux où construire l'estime de soi-même, pour briser le cercle vicieux des enfants battus devenant parents maltraitants, des victimes devenant vengeurs, des vaincus voulant écraser les vainqueurs. Cela passe inmanquablement par des concepts tels que justice, intégration, respect de soi et de l'autre, se parler et s'écouter, peut-être même s'aimer. Ça commence au berceau; à 18 ans, c'est plus dur de s'y mettre. Mais il n'est jamais trop tard pour apprendre la paix.

Corinne Baumann ■





A l'autre bout de la lorgnette

La police est un des instruments dont la société s'est dotée pour faire face à la violence. C'est elle souvent qui est appelée à «monter au front» sur le terrain. Germain Collaud est inspecteur principal auprès de la police cantonale fribourgeoise et responsable de la cellule «relations humaines». Depuis 1972, il a œuvré au sein des brigades judiciaire, financière, d'observation, des mineurs et des mœurs. C'est dire s'il est un interlocuteur avisé. Interview.

Vie protestante: *La violence sociale, urbaine a-t-elle autant augmenté qu'on le prétend ces dernières années? Partant, le sentiment d'insécurité généralement éprouvé est-il justifié?*

Germain Collaud: A mon sens oui, la violence a augmenté. Mais elle a quand même toujours existé, il suffit d'écouter les «exploits» de nos aînés pour en avoir la preuve. Disons qu'aujourd'hui, les agressions sont plus perverses et pointues. Le ou les agresseurs vont souvent jusqu'au bout de leurs actions. On agresse plus facilement aussi: la violence est malheureusement souvent gratuite, directe et sans analyse des conséquences. La pression de groupes est également plus présente. Les personnes agissent sans scrupules, c'est ce qui m'inquiète. Les règles établies de la société sont banalement transgressées.

«Peut-être en fait que la violence est due, en partie tout au moins, à notre «analphabétisme» de l'expression de nos sentiments»

VP: *A quoi peut-on attribuer cette montée de la violence?*

G. C.: Il y a une tension palpable dans notre société. Le manque de temps accordé aux enfants est un élément qui génère la violence, notamment intra-familiale. Peut-être en fait que la violence est due, en partie tout au moins, à notre «analphabétisme» de l'expression de nos sentiments. Nous devrions davantage oser dire les choses, et les exprimer dans la bienséance.

VP: *Le renforcement de la sécurité ne constitue-t-il pas une provocation?*



G. C.: Sans dissenter sur ce qui a été dit à propos de la sécurité engagée au Forum de Davos, je trouve quand même facile aujourd'hui, aux fins de trouver une excuse, de lancer que c'est la provocation qui a déclenché cette violence. Nous vivons dans un pays démocratique où le principe de la liberté individuelle est de mise: ne doit-on pas le respecter? Un psychologue ou un spécialiste en relations humaines vous dirait que la violence engendre la violence... Il me semble toutefois que nous nous distançons là de la notion de respect.

VP: *Que préconisez-vous pour lutter contre la violence?*

G. C.: Trop occupés à des tâches administratives, les policiers n'occupent plus assez le terrain, et laissent donc la place à d'autres, qui y exercent le pouvoir. Je ne souhaite pas que la police investisse nos rues à outrance, mais je salue les efforts

visant à en faire un élément de proximité.

Placer des caméras? Cela relève de questions de droit, et il ne m'appartient pas de prendre position à ce sujet. En revanche, je serais favorable à une démarche de prévention visant à développer un effet de synergie et de responsabilisation de tout le monde, n'incluant donc pas que la police. En outre, investir un peu de temps pour de l'éducation serait certainement profitable.

VP: *Qu'en est-il de la responsabilité de la police?*

G. C.: Elle est appelée dans toutes les situations, à toutes les heures du jour et de la nuit, tout au long de l'année, et après cela, on la dénigre!... On ne peut pas être content qu'elle vienne quand on l'appelle, et lui taper dessus en même temps!... Si on veut qu'elle fasse son travail, il faut lui en donner



Photos: P. Bohrer

les moyens, et aussi la respecter. Il s'agit de la soutenir dans son action, de la reconnaître. On oublie trop souvent que derrière le policier se trouve un être humain, un père de famille, un citoyen... Qui fait son travail dans la discipline et avec conviction, en s'efforçant d'agir de manière humaine et respectueuse.

«Il faut susciter la communication, écouter l'enfant, l'inciter à s'ouvrir, à se confier - et pour cela il faut lui offrir du temps»

VP: En résumé, la violence, selon vous, c'est une fatalité à laquelle il faut se résoudre? Ou bien il y a des moyens d'endiguer le phénomène?

G. C.: Disons qu'il faut s'adapter et apprendre à se protéger. Autrefois, on ne fermait pas les portes à clé, désormais il convient de le faire. Nous devons nous habituer à être

plus vigilants, lors de déplacements nocturnes, quand nous nous rendons au bancomat, dans la manière de porter un sac à main. Les précautions sont de mise, de même qu'il importe d'éviter la provocation.

Et puis, parallèlement, il convient d'agir en réseau, au sein duquel parents, enseignants, policiers, institutions sociales œuvrent de concert. Ce n'est qu'en prenant conscience des choses en commun que nous parviendrons à trouver un juste fil conducteur pour une action adéquate. Il faut susciter la communication, écouter l'enfant, l'inciter à s'ouvrir, à se confier - et pour cela il faut lui offrir du temps. Plus tard, il importe de motiver les jeunes, de leur permettre de découvrir un but à leur vie, d'éviter qu'ils ne s'isolent, ne se coupent de toute perspective. Pour cela, il faut positiver leurs qualités et leur appartenance à la société. Cela relève de la responsabilité de chacun.

Propos recueillis
par Christiane Berthoud ■

Sournois, et *d'autant plus* dangereux

La violence ne s'assène pas qu'à coups de poings. Elle peut être beaucoup plus subtile et perverse que cela: verbale, psychologique, sexuelle, économique... Parmi ces formes retorses, le mobbing est particulièrement insidieux et cruel, parce que caché, difficilement prouvable. Ses effets n'en sont que plus traumatisants. Explications de Marie-Thérèse Sautebin, formatrice d'adultes.

Avez-vous déjà rencontré une personne dans la période où elle subit du mobbing? En général, elle ne parle que de ce qui lui arrive - à moins qu'à l'inverse, elle ne se terre dans un mutisme où elle rumine les images et les violences endurées. Dans sa tête, elle déroule le fil par le détail, et perd le sens des proportions. Elle se sent responsable de ce qui se passe, se culpabilise et ne sait plus à quel saint se vouer pour s'en sortir. Elle s'isole par un comportement qui devient intolérable pour ses proches. Les premières fois que j'ai croisé dans mon activité professionnelle de telles personnes, j'ai été envahie, par manque de préparation certes, mais surtout par le degré de souffrance sans mots que la plupart

d'entre elles vivaient. Il me fallait une compréhension du phénomène pour engager le dialogue et pour chercher des issues. Entre-temps, j'ai heureusement beaucoup appris dans des séminaires où j'ai côtoyé des victimes, des proches, des collègues ou des cadres. L'impuissance est encore immense dans ce domaine.

Retour en arrière

Concept et réalité encore inconnus il y a moins de dix ans, le mobbing - terme d'origine anglaise (to mob = harceler, attaquer, molester) - désigne l'enchaînement d'actes visant à isoler une personne en la menaçant dans sa personnalité, sa capacité de travail, ses relations aux autres. Les provocations

et agissements peuvent venir de collègues, de supérieurs, voire de subalternes, et détruisent la personne visée. Un psychologue du travail suédois, Heinz Leymann, révèle l'ampleur du mal dans un ouvrage devenu incontournable intitulé: *«Le mobbing ou harcèlement psychologique au travail»* (Ed. du Seuil 1996). Il reprend des témoignages, les analyse, dresse une liste impressionnante de 45 agisse-

«Nommer c'est faire exister: non pas au sens de créer le phénomène bien sûr, mais de reconnaître des faits»



ments qui conduisent au mobbing et décrit les étapes classiques d'une spirale allant des conflits banals à l'exclusion du travail par maladie, déplacement ou licenciement de la victime.

Cette réalité était depuis longtemps perçue par de nombreuses personnes victimes d'un malaise qu'elles n'avaient jusqu'alors pas su nommer. En effet, nommer c'est faire exister: non pas au sens de créer le phénomène bien sûr, mais de reconnaître des faits. C'est donc permettre à des personnes de se reconnaître dans la description de faits, d'émotions, de malaises gardés le plus souvent secrets et vécus dans la culpabilité.

Sur le terrain professionnel, au cours des années 90, sont apparus: le « burn out » ou épuisement au travail, le mobbing ou harcèlement psychologique au travail, ainsi que le harcèlement sexuel au travail. Mots et réalités tabous que des témoignages font sortir au grand jour, que des professionnels captent, analysent et nomment. Le chemin de souffrance préalable est long pour les victimes. Ces violences redoublent aussi au rythme de la crise, des licenciements, sous le rouleau compresseur de l'économie libérale.

«Ces violences redoublent aussi au rythme de la crise, des licenciements, sous le rouleau compresseur de l'économie libérale»

Mettre en mots

Désormais, les médias ont su prendre le relais au niveau de l'information de base, ont récolté des témoignages et donné les adresses de lieux de conseil ou de médiation. Chacun de nous est amené à dénouer des conflits au travail; notre rôle est essentiel dans l'écoute et le partage des expériences quotidiennes. La première action: dire le harcèlement vécu, afin de pouvoir ensuite dénoncer les actes et leurs auteurs. Puis agir au niveau de la hiérarchie en place: faire reconnaître les faits, sommer les auteurs de cesser, sanctions à la clé, voire déplacements ou évictions. Et enfin agir au niveau juridique, mais très peu de plaintes ont pu être déposées tant les bases sont minces pour le moment.

A la différence du harcèlement sexuel,



Selon la formule, l'enfer, c'est parfois les autres.



Photos: P. Bohrer

qui a si souvent été la risée, et par conséquent été déformé et banalisé, le mobbing est au contraire arbitrairement et rapidement appliqué à tout conflit. Dans l'un et l'autre cas, on risque de perdre la notion des actes et des violences vécues.

L'origine des dénonciations d'actes de harcèlement diffère aussi fortement: alors que le harcèlement sexuel a été «révélé» par les milieux féministes et commissions féminines syndicales, dans un mouvement de solidarité

autour des victimes et de la défense de leur dignité, avec des actions coordonnées dans tous les pays aboutissant à des lois pour protéger les femmes prioritairement victimes du harcèlement sexuel au travail, le mobbing se situe sur le plan de la santé psychique des travailleurs, chiffre la dégradation des conditions de travail et le coût en heures de maladie et absentéisme.

Marie-Thérèse Sautebin ■



Eux! «Ils», ils, ils... A voir!

Les jeunes sont la cible toute désignée dès que l'on parle de violence. A eux seuls incombe la responsabilité du sentiment d'insécurité qui ne cesse de croître. Un peu facile comme raisonnement, affirme Michel Ouevray, éducateur à la Villa Ritter de Bienne. Analyse.



fond des mers, le capitaine est irresponsable, le propriétaire simplement avide, le gouvernail incapable de faire virer le navire, les passagers innocents, les moyens de sauvetage, de détection ou de réaction insuffisants et rudimentaires.

Notre société développe depuis peu une extraordinaire violence ayant des effets considérables sur notre environnement social. Le stress sur le lieu de travail, le bruit, l'insécurité de l'emploi, les scandales, les inégalités sociales et des échanges internationaux, l'irrespect de l'environnement, tout cela a dégradé la qualité de vie des gens et leur niveau d'insertion sociale. L'information nous submerge au point que l'on repère de plus en plus difficilement une hiérarchie des valeurs. Les gens sont devenus des agents de consommation et de production, et moins

des citoyens. La qualité d'une communication se mesure en kilos de papier glacé, et pas à l'aune de l'écoute que vous accordez votre interlocuteur. Alors dans ce monde,

«La qualité d'une communication se mesure en kilos de papier glacé, et pas à l'aune de l'écoute que vous accordez votre interlocuteur»

la violence, comme le disait un sociologue français, est devenue l'ultime moyen de communication des plus démunis, donc de certains jeunes. Rappelons en passant que dans notre société occidentale, le suicide est la première cause de mortalité des jeunes; et que leur manière de dépenser de l'argent occasionne bien plus d'études que toutes les questions comportementales.

Mesures urgentes

Il y a des éléments nouveaux dans la violence des jeunes: l'accès aux consoles de jeu, à la télévision engendre semble-t-il des réflexes de passage à l'acte d'agression. Les rixes d'intimidation deviennent peu à peu des actes véritablement dangereux. L'éducation globale donnée par l'ensemble du monde adulte qui les entoure est pauvre en jalons de référence. Il est de plus en plus difficile pour un jeune de discerner les limites sociales qui régissent notre monde, faute d'être sanctionné. Ce travail est laissé aux soins de l'école, dont ça ne peut être la tâche, de la police et/ou de la justice. Alors que la répression n'est par essence pas synonyme d'éducation. Les parents sont-ils coupables? Ils sont en tout cas en première ligne, démunis et désarçonnés.

Les réponses possibles et souhaitables? En voici quelques-unes, parmi les plus urgentes: classes d'école avec effectifs de moins de vingt élèves, restrictions d'accès à certains produits de consommation comme jeux vidéo violents ou produits stupéfiants (légaux ou illégaux), assurance maternité, droit à la formation étendu, participation des jeunes aux décisions politiques, naturalisation facilitée, développement de la médiation (école, quartiers, inter-ethnique), soutien accru à la famille (allocations), syndicalisation et réglementation de la

Notre société a les jeunes qu'elle mérite. Et si leur violence devient inquiétante, c'est de son fonctionnement qu'il faut se préoccuper. Pour prendre une image: ce n'est pas la partie visible d'un iceberg qui a coulé le Titanic. Elle n'y a que contribué. De même, notre civilisation occidentale, prétendument aussi éternelle que l'était le Titanic, risque bien de sombrer si elle ne prend pas conscience assez tôt du danger qui la guette. Comme pour cet honorable bateau qui gît au



nouvelle économie. A la longue, c'est ce genre de changements qui auront véritablement un effet pacificateur sur les populations de jeunes, en parallèle d'une réforme de nos systèmes économiques, politiques et sociaux. Ça ressemble à un programme de révolution, c'est en fait une prévention de naufrage!

Michel Oeuvray ■



Photos: P. Bohrer

Cette lucarne dont la «lumière» nous inonde...

Qu'on le veuille ou non, nos enfants regardent la télévision durant des heures. Et la violence y est omniprésente. Les petites fictions, les «talk-shows», les films et les dessins animés leur renvoient des images violentes à la figure. Même le téléjournal de la TSR, avec tout le respect qu'il accorde à l'image, ne cesse de nous renseigner sur les violences de ce monde. Que faire pour se protéger, et pour protéger nos enfants? Analyse d'Adrienne Magnin, collaboratrice au Centre œcuménique de catéchèse (COC) de Neuchâtel.

Dernièrement, je suis arrivée vers mes enfants à la fin de leur émission. Un lancement de film commençait. Il était d'une telle violence que j'ai vite changé de chaîne pour que ma fille de quatre ans n'en voie rien. En effet, elle n'a rien vu, mais moi, j'en suis restée marquée.

Pourtant, il est indéniable que les enfants sont confrontés à des images de violence, et ce, même si nous sommes des parents qui censurons la télévision à la maison, les gameboys, les playstations, et j'en passe. Le rejet absolu des communications de masse ne prend pas en compte la réalité de nos enfants. En tant qu'adultes, il est de notre devoir d'apprendre à trier les

informations que nous recevons de la télévision, et de partager ce pouvoir avec nos enfants.

«Posons-nous la question: combien de nos conceptions du monde proviennent de ce que nous avons vu à la télévision?»

Contenant et contenu

Il y a une différence à faire entre la forme violente et le fond violent d'une émission. La forme est toute information que nous pouvons vérifier en revoyant ou réécoutant une

émission: «Il y avait une prise de vue d'un champ, suivie d'un plan sur le visage d'un homme qui tenait une faux à la main.» Le fond, c'est le message qui est véhiculé par l'interaction des images et le son; ce n'est pas forcément évident à saisir. Par exemple, les images que nous avons décryptées ci-dessus nous laissent supposer que l'homme est un paysan.

Limiter la discussion aux images de violence proprement dites à la télévision, ce n'est répondre que partiellement à une question plus large et à mon avis plus insidieuse qui est celle du fond. Au vu de la quantité d'images «choc» à la télévision, quelle conception du monde avons-nous acquise, consciemment et surtout



Réalité et fiction: difficile de distinguer le vrai du faux

inconsciemment? Quelle conception du monde nos enfants sont-ils en train d'acquérir ?

Posons-nous la question: combien de nos conceptions du monde proviennent de ce que nous avons vu à la télévision? Que savons-nous, par exemple, de l'Inde? Surgissent alors peut-être des images de misère, de protestataires quelque part dans le pays, d'inondations ou de tremblements de terre. Au mieux, quelques temples en ruine, et peut-être encore quelqu'un sur le dos d'un éléphant. Mais est-ce cela, l'Inde? Quand on sait, notamment, que les informaticiens les plus recherchés du monde proviennent de là-bas, il est bon de se

demander si notre conception de l'Inde est vraiment représentative de la réalité...

Il en va de même de notre conception des violences inhérentes à notre société, à l'homme, etc. Un exemple à ce propos est illustré par une récente étude américaine. Un test la soustendait, qui demandait aux participants d'estimer les causes de mort par fréquences. Plusieurs présomptions, fondées sur les informations véhiculées par les médias, ont été ainsi mises en évidence: d'abord, que la mort par accident d'avion ou par homicide était nettement surestimée, et que la fréquence de la mort par accident de voiture était, à l'inverse, largement sous-

estimée. De même, la mort causée par une maladie comme le diabète ou l'administration d'un vaccin était envisagée de façon nettement inférieure à la réalité.

En fait, il n'y a pas plus de violence dans notre société qu'à d'autres époques. Peut-être s'exprime-t-elle autrement. Mais ce qui a changé, c'est que nous subissons une avalanche d'informations et d'images violentes. Nous avons dès lors l'impression qu'il y en a plus, voire beaucoup plus, parce que la télévision se préoccupe de trouver des images parlantes, graphiques, saisissantes. Et

«La véritable violence de l'écran: celle qui engendre la croyance que parce que nous avons vu quelque chose à la télévision, ça doit être vrai»

notre cerveau fonctionne ainsi, que nous retenons ce qui est émotionnellement frappant. En tant qu'adultes, nous avons, à la rigueur, un certain recul par rapport aux images. Notre expérience de vie nous procure un minimum de discernement, nous pouvons situer un reportage dans le contexte politique ou économique où il a été effectué. Mais les publicités et les campagnes politiques ont pour mission de nous manipuler, au bon comme au mauvais sens du terme. Les représentants d'industries suivent des cours pour mieux savoir faire passer leurs messages. La manipulation d'images devient un art de plus en plus sophistiqué.

De multiples situations existent où le fond de la communication télévisée n'est ni objectif, ni représentatif de la réalité. Et c'est cela, la véritable violence de l'écran. Qui engendre la croyance que parce que nous avons vu quelque chose à la télévision, ça doit être vrai. Que ça doit également être important, que c'est bien de le savoir. Il est également faux de penser que parce que nous l'avons vu ou entendu par nous-même à la télévision, une analyse n'est pas ou plus nécessaire. Cela équivaut à affirmer que du moment que nous savons lire, nous n'avons plus besoin d'apprendre la littérature.



Stéréotypes

L'acquisition d'outils permettant l'analyse de la forme et du fond dans le domaine de l'audiovisuel est donc primordiale. Pour les enfants, c'est même un impératif! Les plus jeunes d'entre eux (en dessous de sept ans) n'ont pas fini de créer leur conception du monde extérieur. Comme la télévision et les jeux vidéos sont si présents dans leur quotidien, leur conception du monde se construira, en partie du moins, à partir de ce qu'ils voient à la télévision. La quantité de violence qu'ils ingurgiteront à travers l'écran finira par les convaincre qu'il ne se passe rien à la télé quand il n'y a pas de violence. D'où banalisation du phénomène.

En outre, les désaccords entre personnes dégénérant si souvent en violence verbale ou physique, ils incitent les enfants à croire que l'accès à la violence est une alternative valable pour résoudre les conflits. Et d'«imprimer» que les hommes ne peuvent pas pleurer et doivent se battre pour résoudre leurs problèmes, que les femmes doivent toutes être sveltes et coquettes. Que les méchants sont reconnaissables à leurs habits et à leur tête, etc.

Autant il est conseillé de surfer sur le Web avec nos enfants, autant il est bien de les accompagner pour regarder la télévision. Malgré les questions que celle-ci suscite, elle n'est pas à traiter comme le mouton noir par qui tout malheur nous arrive. La télévision est un outil très puissant, et comme tout outil, elle sert celui qui l'utilise. Mais ce dernier - c'est-à-dire nous! - doit se positionner face à la consommation de films, de reportages, de jeux vidéo qui induisent de la violence: pourquoi les tolérons-nous, pourquoi nous attirent-ils, quels sont les facteurs sociaux, économiques ou politiques qui font que notre société offre de tels produits?

Et, suivant la réponse, il est une solution véritablement efficace pour contrer la violence à l'écran: il importe de donner autant que possible des échos de nos réactions, de nos opinions et de nos critères de valeur aux chaînes de télévision que nous regardons. Ce retour est pris très au sérieux par les professionnels de la branche.

Adrienne Magnin ■



Photos: P. Bohrer

Des effets sur le cerveau...

Il est possible de voir l'habitude de zapper comme une évolution positive de l'homme. Depuis les années 60, parallèlement aux découvertes du fonctionnement des hémisphères droit et gauche du cerveau, les théories de communication abondent. Marshall McLuhan, le prédécesseur et encore LA référence dans ce domaine, est un Canadien qui a postulé que les deux hémisphères ont leur propre moyen d'assimiler et de travailler l'information qu'ils reçoivent.

Très brièvement, l'hémisphère gauche, lié à la partie droite du corps, travaille sur la base du visuel, de la logique linéaire, des raisonnements, quitte à en «inventer». Les maths, la lecture, l'écriture sont des activités qui lui plaisent. L'hémisphère droit, lié à la partie gauche du corps, fonctionne d'une manière directe avec son environnement. Certains y voient un fonctionnement «primitif», c'est-à-dire instinctif, voire réactionnel ou aussi émotif: connotations négatives, souvent injustement. L'hémisphère droit est intuitif, créatif, et (étonnamment) auditif. La musique rythmée sans grandes «lignes» mélodiques, le cinéma ou la télévision font fortement appel à lui.

Nous sommes évidemment toujours en train d'utiliser les deux hémisphères en tandem (nous voyons et écoutons en même temps), mais nous avons des préférences. Force est de constater un changement normatif dans notre société; nous évoluons d'une société à fonctionnement prioritairement d'hémisphère gauche (linéaire, raisonné) vers une société à fonctionnement d'hémisphère droite (intuitif, réactif). Nous pouvons vérifier par nous-mêmes que notre société ne valorise plus un travail concentré sur un projet à long terme (hémisphère gauche), mais qu'elle exige une capacité à gérer plusieurs projets à la fois sur le court terme (hémisphère droit).

Dans cette optique, les enfants qui zappent sont en train de développer un sens critique des priorités (je peux rater telle scène, elle n'est pas importante dans l'évolution de l'histoire), et de valeur d'un produit (c'est une pub, je peux passer à autre chose). Ils le font au détriment de l'approfondissement de la connaissance d'un seul sujet, mais il se peut qu'ils se construisent la capacité d'évaluer très rapidement plusieurs produits, et qu'ils seront mieux adaptés au marché du travail que nous...

Pour nous, protestants, ce renversement d'expression pose un problème, car notre identité même de protestants est intimement liée à l'invention de l'imprimerie, de la promotion de l'écriture et surtout de la lecture de la Parole! Il est peut-être temps d'imaginer d'autres moyens de communiquer ce qui nous est cher. A suivre... (A. M.)



Du sang et des jeux!

«Une femme est abandonnée par son amant. Pour se venger de lui, elle fait périr sa rivale. Prise par les délires de sa passion, elle ira jusqu'à égorger ses propres enfants.» Non, vous ne lisez pas le scénario du dernier thriller américain, mais bien l'histoire tragique de Médée écrite par Euripide il y a 2500 ans. Des jeux du cirque de la Rome antique au cinéma d'aujourd'hui, du théâtre classique aux corridas du sud-ouest de l'Europe, les foules se passionnent pour les combats, pour la haine, pour le crime. C'est la violence qui fait le ressort du spectacle. Rien de nouveau sous le soleil!



Au XXI^e siècle, le procédé cartonne toujours. Ce qu'on aime à la télé, avouons-le, c'est toujours un peu plus le sang et les larmes. Pas besoin de rechercher les émissions protégées par un logo de mise en garde, le policier «familial» du dimanche soir repose forcément sur un épisode violent. En allemand, le genre porte même le nom du délit: «Krimi». Que deviendraient Navarro ou Maigret sans un ou deux cadavres? C'est bien le crime qui fait l'intérêt du film. Comme s'il fallait que le spectacle se joue à la vie à la mort pour mériter notre plaisir. Comme si, au fond, le bonheur et la paix nous ennuyaient magnifiquement. Paradoxe d'autant plus surprenant que la vraie mort, elle, reste gommée par notre société!

De la violence à la télé, il y en a certainement. Mais peut-être pas autant qu'on le pense dans les milieux bien pensants. Entre violence et bêtise, le match est serré. A regarder le menu de près, on constate que la violence n'y est pas beaucoup plus présente que dans la vraie vie. C'est d'ailleurs ce que soulignent les responsables des programmes et les journalistes. Si la violence existe dans les médias, c'est parce qu'elle est aussi présente dans la

réalité. Les émissions d'information en sont la plus parfaite illustration: le TJ nous fait voir le monde tel qu'il est, même si parfois nous préférions ne pas voir ou ne pas savoir. Un monde, en fait, profondément cruel et injuste. Un monde de haine et de guerre.

Overdose ou accoutumance

Violence à la TV: quelles sont les racines du malaise?

Peut-être, de la quantité de violence qui nous atteint, une violence qu'on nous livre brute. En ration quotidienne. Pour la majorité des foyers, le rituel du TJ est devenu immuable. 19h30 tapanete: la famille se rassemble pour les «nouvelles». Désormais, ce sont les séquences d'information qui rythment nos journées. Grâce à des moyens techniques hyper performants, tous les malheurs du monde se retrouvent dans notre salon en quelques secondes. Il ne nous reste plus qu'à avaler le tout sans délais, sans distance.

La quantité donc, mais aussi la confusion des genres. Le petit écran mélange tout. Le zap nous fait passer de la fiction la plus pure à la plus sérieuse des séquences d'information. Du coup, le divertissement se prend des airs de réalité... et inversement. Difficile de distinguer le vrai du faux, le spectacle de l'information: un méli-mélo qu'accroche encore le jeu du voyeurisme et du sensationnel auquel se prête trop souvent l'info télévisée.

Résultat: overdose... mais aussi accoutumance, et c'est bien le pire des risques. Car la violence n'a rien de dangereux quand elle est mise en scène, tant qu'elle reste un spectacle d'effroi. Sur la scène du théâtre tra-

gique, le crime se jouait le temps d'un soir, devant un décor de carton pâte avec des acteurs masqués et costumés. Le spectacle était d'autant plus saisissant qu'il était rare. Mais tout change quand la brutalité devient ordinaire. Sur l'écran, c'est tous les jours et plutôt deux fois qu'une. Alors on s'habitue, on s'immunise, on banalise. Par la magie du tube cathodique, l'acte violent perd son caractère atroce. Il peut même devenir amusant. Les plus jeunes sont les premières victimes de cette immunisation. Il suffit de les voir saliver devant les jeux vidéo les plus sordides pour comprendre ce que cette accoutumance implique.

«Tout change quand la brutalité devient ordinaire. Sur l'écran, c'est tous les jours et plutôt deux fois qu'une. Alors on s'habitue, on s'immunise»

Dernière expérience, vécue en salle de cinéma: le film imagine l'invasion de notre planète par de petits bons-hommes verts. Une séquence montre les envahisseurs se présentant à la tribune du Parlement américain pour proposer un accord de paix. Sitôt son annonce terminée, le martien dégainé une machine à tuer et massacre les rangs de l'hémicycle avec systématique et une évidente délectation. Réaction du jeune public: éclats de rire à se décrocher la mâchoire.

Comment ne pas s'inquiéter, même sous le prétexte du deuxième degré, de cette insidieuse accoutumance à la violence gratuite, une violence qui, qui plus est, s'exprime contre les instances mêmes de la démocratie, tournées en ridicule?

Cédric Némitz ■



Appel aux chrétiens

Les Eglises chrétiennes représentées au sein du Conseil œcuménique des Eglises (COE) sont soucieuses d'apporter un frein à la violence qui mine la planète. Elles ont à cette fin lancé récemment une Décennie sous le titre «Vaincre la violence: les Eglises en quête de réconciliation et de paix 2001-2010». Cette initiative fait écho à une autre campagne du genre: la «Décennie internationale des Nations-Unies pour la promotion d'une culture de la non-violence et de la paix au profit des enfants du monde (2001-2010)». Preuve que le phénomène est pris très au sérieux.

Le COE veut faire naître une espérance de rédemption au seuil du nouveau millénaire. Il lance «sa» Décennie dans un esprit de repentance: «*En tant que chrétiens, déclarent ses responsables, nous avons été parmi ceux qui ont infligé ou justifié la violence. Nous connaissons aussi la violence pour en avoir été les victimes et rendons grâce à Dieu du témoignage fidèle des martyrs chrétiens.*»

Par la grâce de Dieu, ajoutent-ils, malgré les atrocités qui les ont émaillées, les cent dernières années ont aussi été marquées par des réalisations admirables dans de nombreux domaines. Le dévouement manifesté par des personnes, des mouvements et des organisations, notamment par les partisans de la non-violence, incite à poursuivre leur travail et à œuvrer à l'élaboration de nouvelles normes mondiales de droit et de comportement, à la création d'instruments internationaux de coopération fondés sur la démocratie et la primauté du droit, à l'élaboration d'initiatives d'établissement de la paix, à la quête de la justice économique et sociale pour tous, et à la sauvegarde de la création. Leur exemple permet d'espérer qu'un changement social non violent est réellement possible.

«*La véritable force de l'Eglise, note le COE, réside dans l'apparente impuis-*



Photo: P. Bohrer

sance de l'amour et de la foi. Nous devons chercher chaque jour à redécouvrir et à vivre la réalité de cette force. Vaincre la violence nous enjoint et nous met en demeure de traduire en actes notre engagement chrétien dans un esprit d'honnêteté, d'humilité et de sacrifice de soi.» Et d'appeler les Eglises et les organisations œcuméniques :

- à être et à bâtir des communautés de paix respectueuses de la diversité et fondées sur la vérité;
- à se repentir ensemble de leur complicité dans les actes de violence;
- à œuvrer ensemble pour la paix, la justice et la réconciliation;
- à analyser les différentes formes de violence et les liens qui existent entre elles;
- à entreprendre une réflexion théologique afin de surmonter l'esprit, la logique et la pratique de la violence;
- à agir pour briser l'engrenage de la violence;
- à adopter des méthodes novatrices d'édification de la paix au sein de la tradition chrétienne, des communautés locales, des mouvements laïques et des religions de notre temps;
- à inciter les Eglises à agir pour affirmer la vie et la transformer;
- à se tenir aux côtés des victimes de la violence et à s'efforcer de donner à ceux qu'elle ne cesse d'opprimer les moyens de se défendre;
- à agir en solidarité avec ceux qui luttent pour la justice, la paix et la sauvegarde de la création.

Com/ L. BO. ■



La Rochelle 1964-2001

Bientôt trente-sept ans de route! Des chantiers de l'Eglise à la Clinique-hôpital de transition, le chemin est déjà long.

Début des années soixante: l'EREN entreprend ses chantiers. La Rochelle et sa mission d'accueil et de soins naît dans l'esprit de son fondateur, le pasteur Maurice Jeanneret.

En 1964 s'ouvre la Clinique, surplombant le lac entre vignes de Vaumarcus et Bois de Seyte: on a déjà franchi la frontière cantonale, on se trouve en territoire vaudois sur la commune de Concise. Cette appartenance à deux cantons sera aussi la source d'anecdotes savoureuses...

Une trentaine de lits, un conducteur spirituel, un médecin généraliste et l'aide épisodique d'un psychiatre: voilà La Rochelle du renouveau. L'ancienne clinique privée rachetée par une société anonyme de l'Eglise neuchâteloise reprend du service pour porter aide et appui aux malmenés de l'existence, à ceux pour qui la psychiatrie n'est pas adaptée et à ceux que l'hôpital physique ne peut accueillir.

Il y a besoin d'un lieu pour des «clients» (appellation d'origine!) qui ne trouvent place ailleurs! Un lieu d'écoute, de soin, d'appui spirituel et médical. Le Dr. Liengme et Paul Tournier ne sont pas loin. La prise en charge globale se concrétise: on doit soigner le corps, l'esprit et l'âme...

1972: de généreux donateurs permettent d'agrandir en ouest la Clinique et de lui offrir un salon de plus, une terrasse, mais surtout une chapelle!

1978: les caisses-maladie reconnaissent le travail médical et paramédical fait à La Rochelle et augmentent leur participation. Mais La Rochelle est toujours une «clinique privée» qui se transforme d'ailleurs en Fondation ecclésiastique pour de discrètes raisons fiscales!

1983-1985: La Rochelle ne se remet que difficilement de la disparition de son fondateur et une crise de fin d'adolescence oblige la Fondation à tenter le tout pour le tout: nouvelle direction et nouveaux objectifs. L'enjeu est d'im-



portance: la Clinique doit entrer dans le réseau hospitalier neuchâtelois ou elle ne survivra pas aux exigences du temps et de la modernisation de la prise en charge médico-sociale.

En 1989, la Santé publique neuchâteloise accepte les conclusions de l'étude menée dès 1986 et reconnaît la Clinique comme maillon nouveau du réseau neuchâtelois de la santé publique. C'est La Rochelle-hôpital de dégagement, terminologie peu élégante transformée en 1995 à la faveur de la nouvelle loi de santé neuchâteloise en «hôpital de transition».

La Rochelle respire et envisage son développement: 36 lits et une équipe pluridisciplinaire (infirmiers, assistant social, ergothérapeute, psychologues, pasteur-aumônier, médecin généraliste, médecin psychiatre, intendant-jardinier, gouvernante, personnel de maison, chef de cuisine...) prennent progressivement position pour accueillir et soigner jusqu'à 250 patients par année. La Rochelle bénéficie en 1993 de

réfections importantes et d'un nouvel agrandissement en est, du côté du cèdre magnifique: la «proue du navire» accueille une salle à manger, un office et le rez une cuisine ultra moderne. 1997-1998: l'Annexe - 6 chambres - bénéficie aussi d'une cure de rajeunissement, et tout récemment la Villa est modernisée et adaptée. Les psychologues, la comptabilité et l'ergothérapie s'y installent, enfin à l'aise; deux appartements indépendants sont créés; au rez inférieur subsiste le Grande salle pour l'animation, la relaxation et la sophrologie.

Et La Rochelle 2001 réfléchit à son insertion dans le cadre de la «planification sanitaire cantonale 21» en intensifiant ses relations et ses collaborations dans le tissu médico-social neuchâtelois.

2002..?

Adrien Laurent, directeur ■



François... Monsieur Jardinier

Un petit mot sur le rôle de jardiner et homme de fonction à la clinique de La Rochelle.

Depuis plus de dix ans, je travaille, pendant les mois d'hiver, dans le vaste et varié domaine qu'est l'entretien général des bâtiments et, dès les printemps, ce sont les jardins et les fleurs qui occupent mes journées. Cela regroupe en fin de compte pas mal de métiers différents et ma formation de peintre en bâtiment s'est révélée fort utile pour mener à bien ces différentes facettes.

La Fondation de La Rochelle est le reflet typique d'une société qui regroupe un nombre élevé de tâches dans les domaines tels que: les soins, l'ergothérapie, le ménage, la cuisine... Nous sommes une équipe homogène et solidaire pour mener à bien le roulement journalier de tous les patients, et je me sens bien intégré dans cette petite équipe à échelle humaine.

En tant que jardiner, j'ai le privilège de vivre au rythme des saisons et la proximité de notre belle nature encore intacte est bénéfique à tous.

Au gré des jours, quelques contacts avec différents patients se tissent et nous partageons des préoccupations et des réflexions enrichissantes avec une écoute particulière en-dehors de tout contexte, ce qui simplifie la relation de confiance et de convivialité.

Le temps passe, la roue tourne... Les personnes qui ont besoin de notre aide aujourd'hui nous aideront peut-être demain...

...Alors longue vie à La Rochelle...

Tous ensemble

Il y a une vingtaine d'années, je pouvais la porte de la clinique de La Rochelle, «maison d'accueil et de soins», dont je ne savais rien sinon qu'elle cherchait du personnel en soins infirmiers.

Ce que je garde comme souvenir, c'est d'y avoir perçu d'emblée une ambiance où chacun semblait savoir précisément pourquoi il était là. La modestie des moyens en personnel et matériel



mobilisait les énergies et les compétences nécessaires à la bonne marche de la maison dans un esprit d'indispensable complémentarité.

J'y ai donc rapidement appris à exercer ma profession d'infirmier en lien constant avec tous les autres secteurs d'activité qui font la vie d'une institution. Le maître-mot était et reste la solidarité. On ne peut, dans cette maison, travailler seul dans son coin, avec ses propres objectifs, ou ses propres méthodes. On ne peut être indifférent au travail de l'autre, de quelque profession qu'il soit. Le concernement à chaque niveau de l'équipe de travail de la clinique est une nécessité vitale.

La collaboration, la capacité à partager des idées, des perceptions, des regards, des savoirs, des apports sont de véritables richesses de fonctionnement et une chance de développement tant personnel que professionnel.

Etre infirmier à La Rochelle c'est donc intégrer dans son schéma professionnel des collaborations aussi diverses que surprenantes. Et l'articulation entre «infirmier» et aumônerie est peut-être celle à laquelle on est le moins préparé. De fait, si la prise en compte des besoins spirituels du patient fait partie du processus de soins infirmiers, la réalité montre que, notamment dans le milieu des soins psychiatriques, il s'avère souvent difficile pour le patient d'exprimer ses besoins et d'y trouver une réponse adéquate.

L'équipe infirmière est, ici, sensibilisée à cette ouverture et trouve dans le rôle et la personne de l'aumônier la disponibilité et l'opportunité d'orienter voire de signaler le patient en demande d'un accompagnement sur ce plan-là.

Nous sommes, par ailleurs, reconnaissants pour nous-mêmes de pouvoir accéder à cet espace de parole et d'échange dans la liberté et la confiance.

Francis VanDael, infirmier-chef ■





Une femme avec un passé

une femme avec un passé
cherche
avenir

détaché
détachable

cerf-volant léger
enrubanné

une femme avec un passé
cherche
tremplin
pour saut dans l'avenir

détaché
détachable

rebondissement
rire

avec passé femme cherche
consigne pour encombrant bagage
durée illimitée

femme cherche
amnésie
amnistie

repassé
dépassé
dépecé
usé

le passé devenu enfin
léger
volatile
volubile
velours plutôt que bure

femme avec passé
dépassé
cherche

la rêverie de Laura s'interrompt

elle aurait à sa façon voulu défendre Carla
condamnée à la peine capitale pour vol et

trop tard

le pape lui-même n'a pas trouvé les mots
quels mots
pour retenir le couperet de la sentence

femme avec passé
sans avenir

la gorge de Laura se serre
plus de mots

seule l'image d'un cerf-volant décoloré
loin très loin sans amarre

Recherche de mots «tremplins», porteurs de sens, ouvriers d'espace... acceptation aussi du silence écoute, écho des mots de l'autre tricotage, dialogue émergence parfois de mots «clés» qui permettent de dégager la honte, culpabilité, mésestime de soi... retrouver des amarres reprendre son envol retrouver la parole, trouver/retrouver ses mots...



«Je t'attendais»

C'est le mot d'ordre de la clinique, en bonne place dans la chapelle, accueillant ceux et celles qui en passent le seuil: il rappelle que Dieu nous devance toujours d'une longueur, et qu'il est là, présent, avec son cœur de Père, ouvert à toute détresse et à toute démarche de guérison.

Voilà pourquoi, l'icône de la résurrection de Lazare est, elle aussi, centrale dans la chapelle de la clinique; en rendant la vie à Lazare, Jésus dit la grâce de la vie, la Vie lendemain de la mort, et il poursuit cette œuvre de résurrection en nous proposant un pas de vie, consistant à ouvrir notre propre caverne.

Marthe l'avait prévu: ça ne sent pas bon! Oui, il y a un risque: laisser entrer la lumière, c'est s'exposer et dévoiler ce qui est obscur et tordu, blessé et désespéré, inavouable et nauséabond, depuis longtemps déjà peut-être, pour le confier au Christ qui le dissout dans la chaleur de sa tendresse et de son pardon; ce qui est important, c'est que notre cœur de pauvre se réveille à la lumière de Sa Parole, comme Lazare s'est réveillé de son sommeil à l'appel de Jésus, et tient debout grâce au regard du Christ qui rencontre le sien. «Déliez-le et laissez-le aller» dit-il encore: ainsi libéré des entraves et des poids mortifères, s'ouvre un chemin de vie nouvelle.



Neuchâtel

Un camp de Pâques pour les catéchumènes de la ville

Cette année, les catéchumènes de la ville de Neuchâtel iront dans la Drôme pour y vivre leur camp de catéchisme, dernier acte ou plutôt premier acte d'une vie voulue dans la mouvance chrétienne! Disons les choses ainsi en leur laissant la liberté de voir où ils ont mis leurs pieds. Car un engagement cela se voit et se revoit... Ce qu'ils auront à jouer, à interpréter, à voir et à revoir? Une attitude ou des attitudes face à ce qui gouverne le monde: le pouvoir! Mais pas simplement le pouvoir politique; nous essaierons aussi d'entrevoir l'influence considérable du pouvoir de l'économie et de la religion sur les hommes et les femmes, et peut-être même sur eux-mêmes. Lorsque les parents achètent une chaussure de sport de marque à 180 francs à leur jeune, savent-ils que le salaire de celui qui fait la chaussure représente 0,4% soit 72 centimes? Et à qui vont les 179 francs et 28 centimes restants? Tout simplement à la distribution et à la marque, on le sait tous!

Si la tâche de la catéchèse est de se scandaliser et de dénoncer ce genre de pratique, parce qu'elle se veut être un écho de l'Évangile, il n'est pas possible de ne s'en tenir qu'à cela, ou alors on culpabilisera, on condamnera celui qui marche avec ces Nike. Le problème est plus profond: la mode, les autres, le monde, la société, notre société imposent une telle pression. Et chacun est perdu s'il ne sacrifie pas un tant soit peu son argent et son temps à ces dieux des pieds! Ne sommes-nous pas les parents, les adultes, ceux qui faisons fonctionner le système?

«Le mieux est l'ennemi du bien», «l'enfer est pavé de bonnes intentions»: il faudra par conséquent ruser, provoquer une réflexion qui fera son chemin pour que chacun soit conduit à faire ce qu'il juge utile de faire. Quand on vous dit que le caté, c'est le pied: on ne croit pas si bien dire!

Guy Labarraque,
responsable du camp de Pâques ■

Val-de-Travers

Bonne Nouvelle de Buttes

Le 18 février dernier, la paroisse de Buttes a vécu un culte musical d'un genre inédit, car préparé avec soin et enthousiasme par les trois catéchumènes Cindy, Michael et Adrien dans cette période de préparation de leur première communion au printemps prochain.

En plus de Mme Fabienne Pantillon à l'orgue et de sa fille Anne-Laure à la flûte, ils ont invité leurs copains d'école Julien Choffat de Buttes, à l'orgue, et Daniel et Emily Meller, violon et flûte traversière. Encadré pour la liturgie par le pasteur Pierre Burgat, ils ont choisi et préparé le thème de *La peine de mort*, en relation avec *La femme adultère* (Jean, 8) et *La joie et l'amour*, par rapport à la Samaritaine (Jean, 4). Ce culte a été largement suivi par les familles et les paroissiens. Moment intense qui laissera un souvenir lumineux.

Arnold Ulrich ■

Notre Eglise c'est aussi

Engagez-vous!

La Commission des nominations de l'EREN communique qu'elle a tenu cinq séances l'an dernier. Pour deux ou trois des Commissions du Synode, elle a enregistré un recrutement normal. Le maintien du bureau du Synode a été, lui, plus laborieux, de même que la préparation de son renouvellement pour les Synodes de juin prochain. Des candidatures pour la présidence et la vice-présidence ont été confirmées, mais en fin d'année, il restait à trouver les deux secrétaires et des assesseurs. La Commission dit être à nouveau confrontée au problème du bénévolat des laïcs ou de la disponibilité des ministres. Elle espère toutefois qu'un intérêt, indispensable, pour ces «missions» se manifesterà dans les temps à venir. (com)

Les problèmes sociaux restent

Même si la situation économique semble s'améliorer dans le canton, le Centre social protestant (CSP) n'est pas près d'y mettre la clef sur la porte. C'est ainsi qu'à la fin de l'année dernière, 528 dossiers étaient encore ouverts dans son secteur social, en raison le plus souvent de problèmes financiers, en majorité pour des Suisses, citadins, âgés de 26 à 45 ans. Les dossiers augmentent même du côté du secteur juridique, surtout sollicité pour des difficultés de couple, comme le sont également les deux pasteurs assurant à temps partiel le secteur conjugal.

Dans l'ensemble, le CSP neuchâtelois équilibre ses comptes à 2,1 millions de francs pour l'exercice 2000, ayant bénéficié entre autres de subventions de l'EREN et des paroisses (670'000 francs), de l'Etat (161'000 francs) et de 24 communes. (com)

Votre avis nous intéresse!

Un de nos articles vous a interpellé:
faites donc profiter l'ensemble
des lecteurs de votre réaction.

Pour envoi:
La Vie Protestante neuchâteloise,
courrier des lecteurs,
Rue des Sablons 32, 2000 Neuchâtel

Du tout au Tout

Ce jour-là...

Je ne soupçonnais pas, ce jour-là, que j'allais frapper à une porte jusqu'alors dérobée. Non, ce jour-là, je ne me doutais pas - absolument pas! - que je m'apprêtais à entrebâiller une porte ignorée. Ce jour-là... Je ne percevais pas, pas encore, que je pousserais bientôt la porte d'un monde merveilleux.

J'allais mourir! J'allais mourir... pour renaître! Et je n'en avais aucune idée.

Aucune idée.

L'angoisse indescriptible et vertigineuse de la page blanche stérile. Besoin de dire, pourtant; nécessité d'écrire. Ça me tenaillait, ça me torturait; ça me démangeait. Rien ne sortait. Dérangeant prurit. Navrant. Infernal. J'avais envie de hurler, d'exploser, de me vider de mon contenu...

Quel contenu? Douleuruse rétention. Impossible rédaction. Figée, l'encre dans le bec! J'avais la plume en suspens et le verbe en défaut. Les pensées floues, vaporeuses, énervantes; irritée, complètement déroutée, je tâtonnais en quête d'une insigne lueur. Juste une petite lumière qui me permettrait de retrouver mon chemin dans les méandres de mes idées déboussolées. En vain. Les mots m'évitaient; ou alors, déchaînés soudain, ils me bousculaient et me narguaient en une cohue si endiablée que je ne parvenais à en attraper aucun. Je manquais d'inspiration. J'étais à sec. A sac. Cependant je m'obstinais; je m'entêtais à ne pas lâcher prise. J'y tenais à

mon sujet. Ou plutôt, c'est lui qui me tenait. A cœur. Car pour moi, il était sacré, ce sujet-là.

Ah! Cerner le sacré...

Mais il ne se cerne pas, ce sujet-là; non, il ne se cerne pas, le sacré... Il se vit! Et je l'ignorais.



Ce jour-là...

Ce jour-là justement.

J'allais mourir! J'allais mourir... pour renaître! Et je n'en avais aucune idée.

Aucune idée, parce que je n'entrevois rien de sacré.

La rétine haineuse, j'avais collé mon nez à la fenêtre du monde, et regardais, désespérée, mes semblables se nourrir, s'assouvir, se reproduire, se mentir, se suffire... réussir. Je les vilipendais; je les condamnais. Je les détestais. Je fulminais: des vapeurs s'échappaient de mes narines pour former, à la fenêtre du monde, des ronds de buée amère. Révoltée. J'étais révoltée de les voir courir

derrière le temps qui n'était plus, pour eux, que de l'argent. Toute la journée, enfermés entre quatre murs lamentablement bétonnés, ou au volant de leurs super bagnoles climatisées, ils concluaient des affaires. Pour quoi faire? Peu leur

Ils se foutent de tout, d'ailleurs. Rien n'a plus de valeur: avec une ardeur délirante, à grands coups d'idéologies scientistes, capitalistes, utilitaristes, positivistes, empiristes, opportunistes, ils saccagent, déforment, souillent, profa-

importait la finalité de leurs actes et contrats; pourvu qu'ils rapportent des bénéfices. Du bégnole! Le pactole! Le reste... des babioles. Et le soir, exténués d'avoir pianoté toute la sainte journée sur leurs PC, leurs téléphones portables, leurs robots ménagers et leurs agendas électroniques, ils se mettaient à zapper pour oublier qu'ils oubliaient d'exister.

Et moi? Et moi dans tout ça? J'existais, moi! Je ne voulais pas l'oublier, même s'ils m'oubliaient; même s'ils s'oubliaient. J'étais là, tout près, si près. Juste à côté. A leur côté. Ils s'en foutaient. Divinement.

ment, sacrifient... le Tout. Le Tout pour le tout. Coûte que coûte! Sur l'autel du profit; au nom du bénéfice. Pas de demi-mesure: le Tout pour le tout, un point c'est tout! Englués dans leur langue de bois, barricadés dans leur ego perturbé, accrochés à leur individualité étriquée, bornés à leur intellect surmené, ils ne sont plus rien du Tout, mais au moins... ils ont tout. Quelle importance si, superficiels, ils se détachent de l'essentiel pour tendre à l'artificiel? Peu importe qu'ils aient mouché l'étincelle vitale et perdu de leur substance à chaque palier de leur



ascension sociale!...
Ils ONT! Ils ont tout,
désormais.

Aliments transgéniques,
cellules clonées, orgasmes
virtuels: ils possèdent tout.
Et tout indépendamment de
la pluie et du vent, de
l'intuition et des senti-
ments, de l'invisible et de
l'impalpable, de l'imprévi-
sible et de l'inexplicable,
de l'incompréhensible et de
l'imparable. Parce qu'ils
ont tout compris. Oui, ils

tout, tellement seule avec
mon sacré Tout tout diffère-
rent de tout ce qu'ils
avaient, eux.
Qu'allais-je écrire?...

Une larme a roulé; une
larme a glissé contre la
vitre embuée par laquelle
j'observais, en fulminant,
le monde évoluer sans moi.
Pourquoi l'ai-je suivie,
cette larme-là? J'aurais pu
l'essuyer, l'effacer, l'ou-
blier; comme tant d'autres.

*noue; ça noue tout.
Reprends confiance; viens
et respire. Respire avec ton
âme. Délie-la, déploie-la;
ouvre-toi. Tu sens?... Tu
sens le Tout? Ce Tout sacré
que tu pleurais tout à
l'heure, te croyant toute
seule derrière ta fenêtre et
désespérant de ne pouvoir
cerner ton sujet... Eh bien,
il est là, le Tout! En toi. Et
hors de toi. Parce qu'il est
partout, ce sacré Tout; tu
ne formes qu'un avec lui.*

*il est l'espoir, tu es
l'amour; tu es la foi, il est
toujours. En toute simplici-
té; en toute humilité. En
Tout. Allez viens, avance!
N'aie pas peur surtout;
n'aie pas peur du Tout. La
peur, ça noue; ça noue tout.
Reprends confiance et
regarde le monde... N'est-il
pas magique vu d'ici?
N'est-il pas plus beau d'ici
que de derrière ta fenêtre
tachée de buée amère?
Bois Tout et goûte à la
Vie!»*



Photos: P. Bohner

ont tout analysé, tout syn-
thétisé, tout stigmatisé,
tout... désacralisé. Plus
besoin d'âme ni d'esprit,
plus besoin de foi ni de
croyance, plus besoin de
cœur ni de vibration, plus
besoin de communion ni
d'humilité pour se nourrir,
s'assouvir, se reproduire, se
mentir, se suffire. Plus
besoin d'amour pour réus-
sir. Plus besoin du tout du
Tout!

Qu'allais-je devenir?
Qu'allais-je devenir avec
mon sacré Tout encore tout
empreint d'amour, de
soleil, de nuages, d'étoiles
et d'immensité? Je me sen-
tais loin, tellement loin de

Mais cette larme-là, je l'ai
laissée tranquillement dé-
rouler son histoire pour me
fondre contre le carreau de
sa trajectoire. Je l'ai péné-
trée, j'ai pénétré son secret;
elle m'a accueillie. Sans
raisonnement ni prémédita-
tion. Immersion sublime: la
petite goutte de rien du tout
a, tout à coup, déversé en
moi son irréductible mé-
moire. La mémoire de
l'eau! Un cadeau tombé du
Ciel pour arroser la Terre et
cultiver la Vie. La petite
goutte de rien du tout m'a
prise par le cœur, par
l'esprit et l'essence, et m'a
murmuré: «*Avance! N'aie
pas peur surtout; n'aie pas
peur du Tout. La peur... ça*

*Lui en toi et toi en lui. Il est
Tout et tu es toi; il est toi et
tu es Tout. Accepte-le,
reconnais-le: tu ressuscite-
ras maintenant déjà. Car il
est la Vie. La Vie!... Il est le
vent, tu es le feu; tu es l'air;
il est la flamme. Il est la
terre, tu es l'univers; tu es
la fleur, il est l'étoile. Il est
la mer, tu es l'aura; tu es la
rivière, il est la lumière. Il
est la pensée, tu es le geste;
tu es l'idée, il est le mouve-
ment. Il est la vibration, tu
es la couleur; tu es l'éner-
gie, il est la nuance. Il est
la Vérité, tu es la cadence;
tu es la danse, il est la tran-
se. Il est l'espace, tu es le
temps; il est l'infini et tu es
l'éternité. Et puis... Et puis,*

Elle a suffi. Une petite
goutte de rien du tout qui
m'a dit: «*Bois Tout et goûte
à la Vie!*»

Oui, elle a suffi. Elle a
suffi, la petite goutte de
rien du Tout pour que
j'entrebâille, je pousse,
j'ouvre la porte d'un
monde à portée de mains; à
portée de tout un chacun.
Un monde limpide, harmo-
nieux, subtil, généreux,
simple et vrai; un monde
où Tout coule de source.

Rien qu'une petite larme
de cristal qui portait en elle
le Tout et, tout à coup, j'ai
compris... J'ai compris que
Tout ce qui est Vie, du
rocher à l'esprit, en passant
par la pluie, le feu et la
fourmi est... sacré. En toute
simplicité.

Mais ce n'est pas le tout du
Tout: il me reste à l'écrire!

Isabelle Perrenoud ■



Se former au CHUV comme aumônier d'hôpital Le CPT: d'abord **un travail sur soi**

A l'entrée de l'énorme immeuble du CHUV - le Centre hospitalier universitaire vaudois -, vous aurez à main droite les comptoirs des demoiselles de l'accueil, et à main gauche l'aumônerie. Des bureaux, la chapelle, la salle des colloques... Tout un petit quartier mis à l'avant-scène d'une cité médicale et technologique qui plus loin, sur l'un de ses murs, n'a pas oublié la phrase d'Ambroise Paré, chirurgien du XVI^e siècle: «*Je le pensai, Dieu le guérit*». Les locaux de l'aumônerie sont la base d'où partent se former dans l'hôpital les stagiaires du fameux «CPT», la formation des aumôniers pour la visite en hôpital. Le CPT a ici une nouvelle responsable. Rendons-lui... visite.



Formatrice en éducation pastorale clinique au CHUV, voilà ce qu'est devenue depuis l'an dernier la pasteure Cosette Odier, succédant au pasteur Jean-François Noble. Elle a une longue expérience de la relation d'aide aux malades puisque, après ses études à Genève, elle a travaillé à intégrer la dimension spirituelle dans un service de soins palliatifs au Canada, avant d'œuvrer au CESCO à Genève, qui fut le premier centre de soins palliatifs d'Europe francophone. Elle a ensuite exercé son minis-

tère à l'Hôpital cantonal de Genève.

Lire les personnes

Clinical Pastoral Training: le CPT. En français, l'éducation pastorale clinique. C'est un type de formation au dialogue pastoral né des intuitions de l'Américain Anton Boisen, au début du siècle dernier. Il pensait, avec assez d'à-propos, qu'un théologien ne doit pas seulement savoir lire les textes, mais aussi les personnes. De nouvelles façons de se former au dialogue se sont développées,

codifiées, elles ont essaimé. Et c'est à la fin des années 80 que Jean-François Noble a amené la formation à Lausanne - devenue pour la Suisse romande un centre d'excellence. Au CHUV, tout comme l'aumônerie elle-même, la formation est œcuménique. On y vient à cinq ou six par volée pour trois mois, en externe, en ayant déjà une certaine pratique de la visite, un bagage théologique (pasteur-e, prêtre, diacre, agent-e pastoral-e, laïc-que formé-e..), et après un entretien sérieux avec la

formatrice. Chacun des stagiaires aura son répondant parmi les onze aumôniers «pros» du grand hôpital, et se verra attribuer un certain nombre de lits dans les services.

Sept piliers

Cosette Odier, quand on s'enquiert du programme du stage, aime dire qu'il repose sur sept piliers.

1.- La **clinique** d'abord: les visites. Mis aussitôt dans le bain, le stagiaire collabore avec son répondant pour des séries de visites aux malades en fin de matinée et d'après-midi, sept ou huit par jour, dont il tirera pour certaines des verbatims: des procès-verbaux d'entretiens moulés sur une grille d'évaluation.

2.- Un **travail en groupe sur les verbatims**: mise à plat des constats de chacun. «*Cette analyse critique va aider les stagiaires à être toujours plus conscients de ce qui se joue dans une visite. Le cadre de la chambre, les éléments psychologiques, la vie spirituelle... Ainsi s'aiguisent leur observation, leur perspicacité quant à leurs propres réactions*».

3.- La **dynamique de groupe**: les stagiaires découvrent tout ce qui est impliqué dans la vie d'un groupe. C'est là aussi, entre autres, qu'on travaille le non-verbal.



4.- Une **part didactique**: des cours sur l'écoute, la spiritualité, la psychologie.

5.- Une **supervision individuelle** d'une heure par semaine pour chacun avec la formatrice.

6.- Des **travaux écrits**, en plus des verbatims, pour résumer un parcours personnel, brosser le portrait d'un co-stagiaire, et bien sûr l'évaluation finale.

7.- Un temps de «**lectio**»: *«L'écoute de la Parole est en similitude avec l'écoute de l'autre. Ecouter le Tout-Autre comme l'autre, et inversement».*

L'empathie

On se forme non pas sur les tas, mais par l'expérience. L'essentiel est de réfléchir sur les visites, de comprendre comment elles nous affectent. Afin de s'y montrer toujours plus adéquat. La faculté de sympathie gagne alors en qualité. Elle devient de l'empathie: cette capacité qu'aura le visiteur de reconnaître l'entièreté de la souffrance de l'autre, de réagir comme s'il souffrait avec lui mais en gardant la juste distance grâce à laquelle il ne se projettera pas dans les situations au risque de s'y épuiser. *«Nous travaillons beaucoup cet*

«L'empathie: cette capacité qu'aura le visiteur de reconnaître l'entièreté de la souffrance de l'autre, de réagir comme s'il souffrait avec lui mais en gardant la juste distance»

aspect de la connaissance de soi.»

Faut-il être spécialement solide pour se lancer dans un CPT? *«Dans le premier entretien, je leur explique que c'est une formation exigeante où l'important est d'être prêt à se remettre en question, d'apprendre à différencier ce-que-je-montre-*

de-moi et ce que les autres pensent de moi. Comme dans n'importe quelle expérience de croissance, c'est parfois difficile.»

Effet de loupe

Quant à penser que le CHUV, avec ses 900 malades, est disproportionné pour former des aumôniers qui œuvreront presque à coup sûr dans des hôpitaux plus petits, ce serait oublier plusieurs avantages. *«Il faut, ajoute Cosette Odier, que ce soit un hôpital avec de nombreux malades. Déjà pour éviter un «acharnement spirituel» sur quelques-uns. Et puis, le CHUV est comme une ville où les situations se vivent avec un effet de loupe. Par exemple, la place de l'Eglise dans la société suscite ici des questions sur un ton plus vif qu'ailleurs. C'est très bon pour nos stagiaires. En plus, c'est un milieu universitaire: leur intégration pose moins de problèmes. Leurs contacts avec les soignants sont bons. Nous les encourageons à suivre les colloques dans les services pour être le plus possible en phase avec les défis thérapeutiques. Et les malades, souvent, se sentent honorés de participer à la formation de nos stagiaires.»*

Alors, la visite spirituelle en «amateur» dans un hôpital, avec toute la bonne volonté qu'on peut y mettre et un cœur gros comme ça, est-ce fini? Est-il devenu incontournable, là aussi, d'arriver «formé»? *«On voit de moins en moins de gens non formés se lancer dans ce type de visites. L'hôpital est un lieu où les situations sont aiguës. Mais reste le champ immense des visites des malades à domicile. Là, il y a tout un ministère de soutien à réinventer.»*

Michel Vuillomenet ■



Photos: P. Bohrer

Deux Neuchâtelois

L'avis de deux ministres de l'EREN qui, parmi d'autres Neuchâtelois, ont accompli leur CPT au CHUV - tous deux en 1997:

- Thierry Perregaux, pasteur à Marin-Epagnier: *«Ces trois mois ont été une époque intense où j'ai été amené à faire un travail en profondeur sur moi-même... Je ne saurais assez dire combien j'ai été heureux de pouvoir suivre ce CPT, et à quel point j'en sors grandi et affermi dans mon ministère... Mon vœu serait que tous les ministres, après quelques années d'exercice, puissent le suivre.»*

- Ellen Dunst, pasteure à Corcelles-Cormondrèche: *«Ce CPT m'a permis tout un travail sur moi-même. Etre confrontée à la maladie, à la mort, nous renvoie à nos propres angoisses. Et l'on découvre combien les plans du spirituel, du social et du psychologique forment un tout. Je suis désormais plus attentive à ce qui se passe dans un dialogue, dans un groupe. Attentive au comment et au pourquoi des réactions de chacun.»*



Paradisique

On se réjouit de voir ça dans les rayons! Car il ne s'agit pas de science-fiction: une société industrielle tout ce qu'il y a de plus sérieux - enfin... sur le plan du marketing à tout le moins - s'apprête à produire (tenez-vous bien!) un slip pour dames qui changera de teinte au gré de l'état du bas-ventre de la personne qui le portera. Cette noble lingerie fine rougira ainsi d'émotions chimiques à l'arrivée imminente des règles et, selon le même principe, pourra passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel en cas d'ovulation, de fécondation... On n'arrête décidément pas le progrès! A quand une cravate qui indiquerait à son propriétaire qu'il sombre dans les inepties? Elle ferait à coup sûr un tabac du côté de la direction des CFF.



Infernal

Les dessous féminins sont décidément l'objet d'infiniment d'attention ces temps. Au point qu'on les expose à tous... vents! Exemple parmi de nombreux autres: ceux de la célèbre cantatrice Maria Callas ont ainsi été proposés récemment aux enchères, et c'est le Ministère grec de la... Culture qui s'en est porté acquéreur. A l'heure où n'importe quel(le) guigno(l)e du porno peut sans crainte d'indécence prétendre à une carrière de chanteur(se), il n'est (presque) plus incongru que les petites culottes d'une diva soient livrées en pâture aux fétichistes de tous poils. On rappellera tout de même que c'est sa voix qui a fait la célébrité de Maria Callas!

Paradisique

J'ai rêvé...

Et si l'Eglise sortait de ses murs et de ses clochers. Ou plutôt, si elle ouvrait ses portes... Aux gens de toutes conditions. Si elle leur proposait un lieu où des choses essentielles pouvaient spontanément se partager, s'offrir et se recevoir. La naissance de ce lieu, c'est un des désirs les plus chers d'Elisabeth Reichen-Amsler. Explications.

J'ai rêvé... Oui, j'ai rêvé, et je rêve encore d'une église ouverte à Neuchâtel. Une église qui serait là au centre de la vie, en pleine place publique. Elle serait là chaque jour au cœur du quotidien, présente simplement, les portes ouvertes pour donner de l'hospitalité à qui le voudrait, pour offrir une rencontre avec Dieu ou avec une des personnes qui assureraient le service de présence, ou encore avec quelqu'un d'extérieur, au gré du désir ou du besoin du visiteur. Une église qui serait en lien avec beaucoup d'autres instances ou lieux, des lieux sociaux, des lieux d'écoute, la rue... Elle soignerait la vie du dehors de ses murs autant que celle qui se déroulerait en son sein, pour les ancrer dans la tradition.

Je rêve... Est-ce que je m'envole avec mon rêve? Est-il totalement illusoire? Depuis plusieurs années, je m'y plonge, et plus je m'y investis, plus il prend forme. Mais ses formes, concrètes, redeviennent par moments floues du manque de pouvoir partager ce rêve. Car rêver ensemble, c'est déjà un peu réaliser le rêve. J'entre dans le temple et je m'imagine en train d'arranger les fleurs, de remettre livres et papillons en place, de laisser vaga-



Un projet qui veut des temples ouverts sur l'autre et le partage. A l'inverse de celui-ci...

Photo: L. Borel

bonder mon regard dans la lumière de la bougie, de préparer une jolie table pour le café... et de remercier qu'un tel lieu existe!

Je rêve: les journées sont calmes. Je suis à proximité du «lieu saint», le lieu de prière où les traces du pèlerin se perdent dans le sable fin. Je lui aurais offert un petit bout de «manne» pour le fortifier sur son chemin et lui réjouir le cœur. Des moments de méditation un peu particuliers prendraient place ici et là durant la semaine, et des soirées de chaude réflexion sur des thèmes actuels seraient animées et guidées par «le poisson» descendu de la montagne surplombant les Geneveys-sur-Coffrane pour faire vivre son programme nocturne au bord du lac. Oui, je rêve encore, et tout à coup, ce rêve devient très stimulant: et si Le Louverain pouvait travailler son programme du soir dans le cadre d'une église ouverte... Il remonterait ensuite fortifié par le vécu citadin, pour reprendre et approfondir certains thèmes. C'est ça: je rêve d'un poisson qui descendrait au bord de l'eau de temps à autre pour enrichir une église ouverte, accueillante, proposant



Sans phrases

des espaces symboliques pleins de nourriture. Nourriture spirituelle et terrestre. Nourriture aussi pour comprendre, trouver sens et s'interroger sur le monde d'aujourd'hui. Dans cet endroit privilégié, on trouverait - pourquoi pas? - du sable fin, pour laisser une trace... Je songe à tout cela avec infiniment d'émotion: et si le rêve devenait possible?...

Elisabeth Reichen-Amsler ■

Peut-être que peut-être...

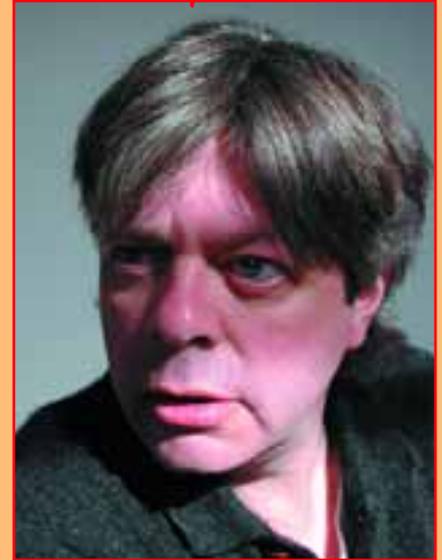
Il existe plusieurs églises ouvertes en Suisse, notamment à Bâle, Berne et Saint-Gall. L'idée d'en créer une dans notre canton - à Neuchâtel ou à La Chaux-de-Fonds - est en discussion au sein de l'EREN. Titulaire, avec Jean-Pierre Roth, du Département de l'Intérieur, la conseillère synodale Monique Wust précise que le projet est considéré comme intéressant, mais que sa concrétisation implique quelques conditions.

- Une église ouverte ne saurait fonctionner qu'avec des bénévoles, leur tâche serait trop lourde. Conséquence: un animateur-coordonateur professionnel devrait être présent, au moins à mi-temps. Son engagement constitue un des obstacles principaux à la réalisation de l'entreprise. Il ne saurait en effet être question de créer un poste, celui dudit animateur devrait donc être pris sur le quota attribué à la ville concernée...

- La création d'une église ouverte entraînerait des modifications d'habitudes et de fréquentation du bâtiment. Il s'agirait dès lors de mener des négociations avec la paroisse et la commune, propriétaire des murs, pour permettre les changements.

En résumé: l'EREN - sous réserve qu'il lui soit prouvé que le projet est viable - n'est pas opposée à l'ouverture d'une église ouverte. Le Temple du Bas, à Neuchâtel, au cœur de la zone piétonne, constituerait l'endroit idéal. Le projet, qui n'engendrerait en l'état pas de dépenses supplémentaires, s'inscrirait parfaitement dans la mouvance *EREN 2003*. Il pourrait raisonnablement voir le jour en 2004 ou 2005. Mais... Mais, pour cela, il faudra qu'il obtienne le feu vert de la municipalité - c'est envisageable -, de la paroisse - c'est beaucoup plus aléatoire - et du Consistoire - là, quelque chose nous dit que ce sera considérablement plus difficile... Cherchons pasteur disposé à «lâcher» un demi-poste!...

Laurent Borel ■



Laurent Borel

Journaliste, responsable de La VP

Une colère récente

- Je suis passionné, emporté, mais plus tellement colérique. J'ai vidé le réservoir...

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- Conteur, pour l'imaginaire; antiquaire, pour l'âme des objets; ou «maman de jour», pour les gosses...

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Moi enfant, à quatre-cinq ans. Je prendrais le temps et le plaisir de l'observer, de l'écouter, de lui donner la main. J'aurais, j'en suis sûr, une foule de choses à apprendre...

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- M'offrir une décennie sabbatique. Faire rien - pas ne rien faire! -, et me laisser glisser sereinement dans chaque seconde qui passe...

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- Les rapports de pouvoir.

Qu'est-ce qui est important?

- De ne jamais oublier qu'on va mourir une fois. Ça relativise beaucoup de choses, et donne de l'importance à l'instant.

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- A la fois tout et rien. Sait-on jamais vraiment quoi que ce soit?...

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Le silence! Dans la solitude...

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- Comment ça va?

Si vous étiez un péché?

- Péché sous-entend culpabilité: c'est une notion que je refuse. C'est un poison!

Votre principal trait féminin?

- J'ai très fortement le sens de la maison, du foyer.

A Courrier de lecteurs

Fâchées

C'est avec consternation pour ne pas dire indignation que nous avons lu la lettre de lecteur concernant le différend opposant M. Tolck et M. Buss.

M. Tolck semble avoir une sympathie particulière pour le mode de vie américain, ce qui est parfaitement son droit. Par contre, nous ne comprenons pas que pour défendre ses idées, il s'en prenne au «cuisinot du coin» en le traitant de voleur qui sert une «semelle-frites» immonde. Ces propos déplacés venant d'un ancien universitaire, serviteur de l'Eglise, sont choquants et blessants. Lui qui réclame la tolérance en est malheureusement bien dépourvu. L'on peut être borné de bien des façons!

L'intelligence, si elle n'est pas complétée par le tact et la courtoisie, permet parfois des dérives impardonnables.

**Marceline Stauffer et Madeleine Thiébaud-Perrin,
Les Ponts-de-Martel ■**

L'EMPEREUR, LE LAMA ET LE MARCHE

«*Kuzco, l'empereur mégalo*» envahit ces jours nos écrans. Si le dernier Disney est un bon millésime, il prouve à l'envi que plus rien ne sera jamais comme avant au gentil pays des cartoons!



Photos: Buena Vista International

Il y a quelques milliers d'années, en rajoutant quelques pattes au bison qu'il peignait sur le mur de sa caverne, un anonyme nous donnait la toute première illusion du mouvement. En l'an 1928 de notre ère, Walt Disney complète et achève (provisoirement) l'histoire du dessin animé en propulsant sur le devant de la scène un souriceau nommé Mickey et animé selon douze commandements dont le plus secret consistait à toujours placer au premier plan la rondeur «molle» de ses créatures pour en signifier toute la douceur. «Cryogénisé» depuis 1966 (dans l'attente que la science en sache assez pour le ressusciter), l'Oncle Walt serait sans doute très peiné d'apprendre que ses dignes «continuateurs», en ce début de troisième millénaire, sont en train d'attenter à sa mémoire, pour des raisons de bête concurrence (voir notre encadré)!

Pauvre Mickey!

Dès les premières images de «*Kuzco, l'empereur mé-*

galo», tous les zéloteurs de la sereine rotondité de Mickey Mouse crieront à la profanation, dénonceront ces personnages tout en angles acérés, ces gags ultra-référentiels qui ne font rire que les initiés (et donc les adultes), ce burlesque «non-sensique» à la Tex Avery (1908-1980), le grand rival d'autrefois, qui dévoile, à force d'irréalisme, l'artifice cinématographique présidant à tout «cartoon» — alors que ce bon Walt, jaloux de ses prérogatives d'illusionniste, veillait à ne laisser pénétrer aucun regard dans les coulisses! Il faut bien vivre avec son temps, rétorqueront tous les «ravis» de cette trahison stylistique, dictée par l'air du temps et du marché: un dessin animé ne peut plus se satisfaire du seul public enfantin, il se doit aussi de combler l'attente des ados et des jeunes adultes (le «Saint-Graal» des distributeurs!)

New age

Les médiateurs essaieront cependant de calmer le jeu en argumentant que le fond reste toujours le même,

même si l'on y a rajouté une petite note d'exotisme «latino». Il s'agit bel et bien d'un conte qui réunit tous les ingrédients du genre: jeune dignitaire écervelé, méchante sorcière, bon paysan, élixir à métamorphose... tout y est! Seule nouveauté (mais en est-ce bien une?), un petit brin de philo «new age». Transformé par

la méchante Yzma (qui veut prendre sa place) en lama, Kuzco, jeune empereur inca égocentrique, profite en effet de cette régression «animale» pour «grandir» et, enfin, ouvrir son cœur aux relations humaines!

Vincent Adatte ■

Une concurrence acharnée

Pauvres parents! La nouvelle donne qui régit désormais l'industrie du «cartoon» va vous ruiner... A moins d'opposer la plus vive résistance à vos enfants! Eh oui, fini le temps du sacro-saint Disney annuel vénéré en famille à la Noël... Le tranquille monopole de l'Oncle Walt a volé en éclats sous les coups de boutoir de Steven Spielberg et de sa société *Dreamwork*. Résultat, les dessins animés essaient désormais tout au long de l'année sur nos (grands) écrans pour se disputer dans une lutte sans merci le très convoité marché de l'«anime». Et cette concurrence acharnée n'est de loin pas sans effet sur les «produits cinématographiques» proposés: pour preuve, «*Kuzco, l'empereur mégalo*» emprunte plusieurs éléments à «*La route d'Eldorado*», la dernière production usinée chez *Dreamwork* — le contexte «latino-américain», l'absence de réels personnages féminins, la forte amitié liant les deux protagonistes masculins, etc.

V. A.

WWW CLAIR DE LUNE, UNE MISSION PAR L'IMAGE



Sur le réseau depuis janvier 2001, www.clair-de-lune.org est un mélange assez étonnant et ambitieux, alliant l'avant-garde technologique à une vision plutôt traditionnelle de la «mission». Les courageux producteurs de ce site, Daniel et Sylvie Anders, le présentent comme une «plate-forme chrétienne francophone de communication interactive». Ou comment permettre aux organisations d'entraide de se faire de la pub au moyen d'un support en pleine extension, mais encore très tâtonnant: la vidéo sur le Net !

Le produit phare de *Clair de Lune* est «*Mission Live*», dont le but est de présenter chaque semaine cinq spots dans le but d'encourager solidarité entre chrétiens et travail sur le terrain. Par ce carrefour virtuel, les concepteurs de ce site cherchent à susciter un soutien par la prière, des versements et des vocations locales et ponctuelles. Ils savent qu'ils sont avant tout des débroussailliers. Pourtant, ils ont décidé de relever ce défi: produire des spots de cinq minutes présentant une organisation, un service, un ministère, confiants que les clients s'intéresseront peu à peu à ce nouveau mode de communication.

En entrant au *Clair de Lune*, on remarque d'abord le sens graphique de l'accueil, qui nous invite à cliquer sur de petites flèches. Mais lorsqu'on cherche à charger une séquence vidéo, on se rend compte qu'un ordinateur et un modem puissants sont nécessaires. Si Daniel Anders compte sur l'évolution rapide de ce média moderne, il demande de l'indulgence pour le temps de chargement actuellement très lent (cinq minutes de chargement pour un spot du même temps). Bien sûr, créer des liens entre les croyants est louable. Le vocabulaire du site, et plus encore du mail hebdomadaire, risque pour-

tant d'opérer un certain tri, écartant les personnes qui ne se reconnaissent pas dans des affirmations parfois exclusives et absolues. Si vraiment «chaque individu qui a sincèrement et véritablement accepté JESUS-CHRIST comme SAUVEUR PERSONNEL et MAITRE de sa vie devrait se sentir concerné» par la mission, il se peut que ce langage pieux d'un autre âge fasse obstacle à une sincère et véritable rencontre avec l'Evangile et à une réponse active à l'amour de Dieu...

Il faut reconnaître à ces pionniers le mérite de vouloir casser le cliché que les chrétiens, et surtout en matière de communication, se contentent d'une bonne dose d'amateurisme. Il est alors amusant de constater que la forme de transmission des valeurs de l'Evangile peut évoluer sans que suive le vocabulaire, et que des techniques nouvelles peuvent véhiculer à leur tour un langage porteur de vieux clichés. On sait à quel point le mot «mission», pour n'en prendre qu'un, est chargé d'histoire et de contradictions !

Malgré tout, l'essentiel reste bien la «mission» au sens moderne du terme: le ministère de tout croyant impliqué dans le monde, un message et des actes actuels pour un monde concret. Et *Clair de Lune* cherche au mieux à mettre ces actions en réseau.

Fabrice Demarle 

➤ **Pour cliquer plus loin...**
Une mission à soutenir pendant ce temps de Carême : Pain Pour le Prochain, <http://www.ppp.ch>, et la campagne Civilisez l'argent, <http://www.eglises.ch/civiliserlargent>, un petit site très bien conçu.

➤ **Actualité sur le Net**
Sur le site du canton de Neuchâtel, <http://www.ne.ch>, vous trouverez d'importantes informations sur les élections cantonales du 8 avril comme sur la vie culturelle du canton. La VP vous recommande tout particulièrement la visite, sinon des musées de Neuchâtel, du moins de leurs sites : <http://www.ne.ch/neuchatel/men/>, <http://www.ne.ch/neuchatel/mhn/>, <http://www.ne.ch/neuchatel/mahn/>. Vous serez fin prêts pour le dossier du mois prochain: *La Grande Illusion!*

➤ **Nouvelles d'EreNet**
Un site important dans la vie de notre Eglise est celui du centre du Louverain, <http://www.louverain.ch>, qui présente à la fois son offre d'hébergement et celle de formation. Vous y trouvez également les résultats de l'enquête menée en 1998 dans les paroisses sur les offres de formations existantes ou à créer: prédicateur laïc, enseignement religieux, relation d'aide, etc. Une richesse pour toutes les paroisses !

Retrouvez
la VP sur
www.erenet.ch

Qui a volé le cadavre de Yeshoua?



C'est la question que Pilate se pose quand il apprend que le tombeau du crucifié est vide. Il mobilise sa police pour retrouver le corps, afin que tout rentre dans l'ordre qu'il est chargé de faire régner à Jérusalem. Le suspens romanesque est ainsi lancé. Est-il possible, sans le trahir, d'utiliser le témoignage des évangiles pour en faire la matière d'un roman? La réponse n'est pas évidente. Eric-Emmanuel Schmitt démontre - à nos yeux, de façon remarquable - que oui, à condition que le contenu et le sens même des évangiles soient respectés.

Son livre comporte deux parties. Dans un long prologue, il donne la parole à Jésus lui-même pour une «*Confession d'un condamné à mort le soir de son arrestation*». Nous sommes à Gethsémané. Yeshoua - Schmitt donne aux personnages leur nom d'origine en araméen - se remémore son existence: son enfance à Nazareth, ses rapports avec ses parents, ses malhabiles expériences de charpentier, ses colères contre les abus de la loi religieuse, donc contre Dieu, son regard sur les femmes... Il prend conscience qu'il n'est pas fait pour le cours ordinaire de la vie. Dès la rencontre avec Yohanan le plongeur, se développe en lui la conviction que la religion du cœur doit prendre le pas sur celle des textes défendue par les pharisiens. Cet attachant prologue culmine au dernier repas avec les disciples. Yehoûdâh, celui que Jésus préférerait, est désigné. Sous les oliviers de Gethsémané enfin, l'angoisse s'infiltré: «*Mon Dieu, faites que, jusqu'au dernier moment, je sois à la hauteur de mon destin... J'ai peur. Je doute. Je voudrais me sauver. Mon Père, pourquoi m'as-tu abandonné?*» Dans la deuxième partie, Pilate entre en scène, à travers des lettres où il se confie à un frère, son «très cher Titus», resté à Rome. Ce procédé littéraire a le mérite de jeter un regard

nouveau sur les événements qui se déroulent à Jérusalem dès la découverte du tombeau vide. Toutes les hypothèses sont exploitées. Comme on n'arrive pas à mettre la main sur les voleurs du corps, on imagine d'autres explications rationnelles: les femmes qui disent avoir vu le ressuscité ont été l'objet d'hallucinations, Hérode a peut-être subtilisé le cadavre, ou encore - thèse corroborée par le médecin de Pilate -, sur la croix, Yeshoua n'est pas réellement mort, seulement évanoui...

Schmitt accorde une place importante à Claudia, la femme bien-aimée de Pilate. Au cours du procès, elle est intervenue en faveur de l'accusé. Voilée pour ne pas être reconnue, elle aurait été avec les deux Myriam au pied de la croix. Elle avoue finalement à son mari qu'elle aussi a vu Yeshoua ressuscité! Convaincue, convertie, elle se laisse emporter par le mouvement des disciples vers la Galilée, où Il leur a donné rendez-vous. Pilate, perturbé et inquiet, part à sa recherche. En chemin, il réalise que l'affaire Yeshoua est un mystère, qui l'oblige à un voyage au fond de lui-même. Il découvre qu'un monde nouveau surgit, le Royaume annoncé, autre que les royaumes terrestres: ce monde transformé par la Parole de Dieu. Il arrivera trop tard au pied de la montagne où Yeshoua a pris congé des siens. Il avoue sa déception à Claudia: «*Je ne serai jamais chrétien, car je n'ai rien vu, j'ai tout raté... Si je voulais croire, je devrais d'abord croire le témoignage des autres.*» Elle lui répond: «*Alors peut-être est-ce toi, le premier chrétien?*» Ce livre admirable tient ses lecteurs en haleine. Il est à lire en ce temps de la Passion et de la Résurrection. Il renouvelle et élargit notre regard sur l'événement fondateur de la foi chrétienne.

Michel de Montmollin ■

Eric-Emmanuel Schmitt, *L'Évangile selon Pilate*, Ed. Albin Michel 2000

«Seigneur, apprends-nous à prier»



Le danger de toute prière est de devenir litanie, vaine redite. L'oraison dominicale n'y échappe pas. Pas de jours sans qu'elle soit dite à profusion, dans les célébrations publiques des Eglises ou dans l'intimité de ceux qui prient encore. Pour beaucoup, elle est ce qui reste de leur éducation chrétienne quand ils ont tout oublié. Avec rigueur et clarté, Jean Zumstein redonne au «*Notre Père*» son vrai contenu, son impact unique, en le remettant d'abord dans la bouche de Jésus. Celui-ci l'a non seulement enseigné à ses disciples, mais vécu pleinement jusqu'à la mort. Par cette prière, Jésus «fait advenir

source de la vie et père de tous les humains. Les trois premières demandes lui attribuent la place qui revient à Lui seul, avant que nous attendions pour «nous», et non pour chacun égoïstement, ce qui est le plus nécessaire pour vivre: le pain, le pardon et la protection du mal. Sont ainsi exprimées la portée et la profondeur de notre foi, dont le «*Notre Père*» est un véritable condensé. L'auteur nous montre comment l'oraison dominicale s'enracine dans les prières juives que Jésus pratiquait fidèlement, et comment elle les transcende et les dépasse, en nous ouvrant un nouveau chemin vers le Père. Elle nous apprend simplement ce dont nous avons besoin pour vivre.

Michel de Montmollin ■

Jean Zumstein, *NOTRE PERE, La prière de Jésus au cœur de notre vie*, Ed. du Moulin, 2001

le Dieu de l'Évangile dans la vie de celui qui l'invoque». Le livre de Zumstein nous donne une explication concise des six demandes. L'invocation nous rend Dieu très proche,



Farel doit-il prendre l'ascenseur?...

L'unité des chrétiens a-t-elle un prix? L'œcuménisme, érigé à juste titre en vertu, justifie-t-il des sacrifices? Et jusqu'où les consentir? A partir d'une observation amusée, l'écrivain et chercheur en théologie dogmatique Guy de Chambrier soulève un «lièvre»: et si la statue de Farel devant la Collégiale de Neuchâtel présentait un caractère polémique? Le débat est lancé.

Qui ne connaît et n'a contemplé la puissante statue de Guillaume Farel face au porche de la Collégiale de Neuchâtel, brandissant un exemplaire des Saintes Ecritures dont il avait tiré une maxime bien de son temps: «*Que veux-je, sinon qu'elle flamboie, l'épée de la Parole de Dieu!*» Ce mot d'ordre ne comporte aucun irénisme, et s'il fait preuve d'une énergie et d'une combativité à tout crin au service de la foi réformée, sa formulation s'accorde avec un climat de violence religieuse, de controverse et de conflit déclaré entre confessions chrétiennes. Ce qui aggrave cette affaire, c'est que ladite statue de Farel - qui le sait encore? - est le témoignage le plus marquant du *Kulturkampf* sur terre neuchâteloise au sommet de son paroxysme et de sa virulence. 1875 est la date d'érection de ce monument provocateur, œuvre de MM. Igel pour la statuetaire et Chatelain, architecte. Pour qui s'approche de l'imposant Farel, il constate avec stupéfaction, et même horreur, que le pied gauche de l'intéressé se trouve posé sur une tête, et semble peser victorieusement de tout son poids sur un personnage couché à droite du monument.

D'aucuns pensent qu'il s'agit du pape. Eh bien, pas du tout! Le personnage à terre a les traits hiératiques et le beau visage serein d'une icône de Saint Pierre dont on discerne encore, sur la poitrine, les fameuses clés du Paradis, selon une longue tradition remontant aux évangiles. Et d'où provient donc le modèle du sculpteur curieusement inspiré? L'original est la charmante et délicieuse statuette qui orne à sa gauche le portail Sud de la Collégiale, un des rares vestiges du style roman. A notre époque qui privilégie l'œcuménisme, la question se pose désormais du maintien du monument Farel, devenu obsolète et daté, à cet emplacement stratégique. Ne convient-il pas d'envisager sérieusement son transfert à un étage inférieur, soit dans la cour de l'ancienne bibliothèque des pasteurs (Collégiale 3)? A titre de curiosité historique, il pourrait être visionné par qui le souhaite sans s'imposer aux fidèles comme aux visiteurs de la Collégiale. Le problème est posé et sa solution ne peut résulter que d'un consensus au sein de l'EREN et de ses autorités!

Guy de Chambrier ■



Calver et Luthin



π ■

Ils ont dit ou écrit

Les citations sur la violence sont légion. Presque toutes la condamnent, en termes graves, ce qui restreint d'autant leur originalité de forme et de contenu. En voici pourtant quelques-unes, joliment formulées, qui révèlent avec subtilité le caractère et l'action de leur auteur.

- «*L'homme n'est qu'un animal à demi-dompté, qui pendant des générations a gouverné les autres par la fourberie, la cruauté et la violence*», **Charlie Chaplin**, acteur et cinéaste américain.

- «*La victoire obtenue par la violence équivaut à une défaite, car elle est momentanée*», **Gandhi**, homme politique indien.

- «*Quand il y a le silence des mots, se réveille trop souvent la violence des maux*», **Jacques Salomé**, psychologue français.

- «*La tendresse est plus forte que la dureté, l'eau est plus forte que le rocher, l'amour est plus fort que la violence*», **Hermann Hesse**, écrivain suisse.

- «*La violence n'est pas un moyen parmi d'autres d'atteindre la fin, mais le choix délibéré d'atteindre la fin par n'importe quel moyen*», **Jean-Paul Sartre**, écrivain et philosophe français.

- «*La violence sucrée de l'imaginaire console tant bien que mal de la violence amère du réel*», **Roland Topor**, dessinateur et romancier français.



Photo: P. Bohrer

Biblio

S'exprimant dans une multitude de domaines, la violence fait, presque naturellement, l'objet d'une abondante littérature. Sélection de quelques ouvrages, pour divers publics, susceptibles d'apporter un éclairage précieux sur le phénomène:

Pour enfants:

- **Roger et Marie-Sabine Laudemo**, *J'ai été racketté: le racket, un acte de violence*, Ed. Autrement. Utile, pour briser le mur du silence.

- **Sylvie Girardet et Puig Rosado**, *Silence, la violence*, Ed. Hatier, 1998. Pour les 5-10 ans. Six fables qui incitent à la discussion avec les parents.

- **Tahar Ben Jelloun**, *Le racisme expliqué à ma fille*, Ed. du Seuil. Pédagogique...

Pour adultes:

- **Christiane Olivier**, *Les parents face à la violence de l'enfant*, Ed. Fayard. La «faute» à qui, à quoi?...

- **Divers auteurs**, *Violence des familles: maladie d'amour*, Ed. Autrement. L'autre fait naître en nous parfois de bien curieux sentiments et pulsions... Tout public.

- **Marie-France Hirigoyen**, *Le harcèlement moral. La violence perverse au quotidien*, Ed. Syros. Une référence. Mme Hirigoyen est aussi l'auteur de *Malaise dans le travail*, chez le même éditeur.

- **Gabriella Wennubst**, *Mobbing*, Ed. Réalités sociales. Le tour de la question.

JAB/P.P.
2002 Neuchâtel

POSTCODE 1

RETOUR: EREN,
case 531 2001 Neuchâtel
(sauf La Chaux-de-Fonds)